

| OCTOBRE, NOVEMBRE,
DÉCEMBRE 2014
*Tishri, Hechvan, Kislev,
Tevet 5775*

Kaminando i Avlando

.11



Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998

02 *Hommage
à Alain
Giquiaux
et à Vital
Eliakim*

05 *Avlando
kon Gaëlle
Méchalé
— ZOÉ STIBBE ET
FRANÇOIS AZAR*

13 *Haïm (Vitalis)
Béhar.
La mémoire
à travers une
seule image
— LYDIA
BÉHAR-VELAY
ET PHILIPPE VELAY*

18 *Mais comment
peut-on être
persan ?
— JEAN COVO*

20 *Espanto
djustifikado*

21 *La ija del rey
i los tres
regalos*

24 *Para Meldar
— LINE AMSELEM
— ARIANE
EGO-CHEVASSU
— BERNARD
PIERRON
— HENRI NAHUM*

L'édito

La rédaction

La mémoire est à la fois notre bien le plus précieux, celui qui constitue notre identité, et le plus fragile puisque seuls quelques fragments de notre vie résistent au temps. Les épisodes qui demeurent dans notre mémoire mûrissent lentement, se transforment, se confrontent et deviennent partie intégrante de notre personnalité. Cela est particulièrement vrai des événements traumatiques, de ceux survenus pendant l'enfance ou la guerre, qui s'impriment durablement tout en subissant un processus constant de remaniement. Ce processus lent et complexe, propre à l'homme, est au cœur de notre culture.

Le neuropsychiatre, Boris Cyrulnik¹ explique ainsi que mémoire et imagination font appel au même processus cérébral. On ne se souvient qu'en se représentant et en reconstituant les faits passés. Il est donc normal que les souvenirs d'un même événement divergent selon l'interlocuteur. Lorsqu'au contraire ils convergent, c'est qu'un processus collectif d'interprétation est à l'œuvre. La mémoire devient alors un fait social qui rassemble un groupe autour d'une même vision du passé.

De même qu'il est impossible de se représenter le passé sans l'imaginer, il est impossible d'imaginer à partir de rien. L'imagination fait appel à notre mémoire qu'elle recompose pour produire un résultat original.

Chaque numéro de *Kaminando i Avalando* offre des exemples concrets de ces aventures de la mémoire. Il peut s'agir de la recherche de liens de parenté (comme le montre l'article que Philippe et Lydia Behar-Velay consacrent à un ancêtre disparu), de témoignages

comme nous en publions régulièrement – dont celui, exemplaire, de Vital Eliakim dans notre précédent numéro – et bien sûr de l'œuvre d'artistes qui investissent le répertoire judéo-espagnol.

Après Tcheky Karyo, Aurélie Mossé, nous publions dans ce numéro un entretien avec la cantatrice Gaëlle Méchaly. De son enfance passée à Marseille dans une famille juive originaire d'Algérie et du Maroc, elle a retenu la chaleur d'une vie familiale pleine de nostalgie, la beauté des chants liturgiques écoutés à la synagogue, la dynamique des groupes de jeunesse juifs. Ces souvenirs n'ont cessé de vivre en elle y compris lorsqu'elle s'est engagée dans une carrière de chanteuse lyrique au plus haut niveau. Ils ressurgissent aujourd'hui dans un projet très contemporain *Sefarad's* conçu avec le compositeur Thierry Pécou et le metteur en scène Stéphane Gröbler. Le plus étonnant est que ce projet soit centré sur le chant judéo-espagnol dont Gaëlle n'a reçu que quelques fragments dans son enfance mais qui ont eu une profonde influence sur elle.

Loin d'être un reliquat du passé condamné à l'oubli, la culture sépharade est ainsi une mine inépuisable d'inspiration. Plus elle semble lointaine et étrangère, plus elle est une source captivante où chacun peut puiser sagesse, affection, beauté. C'est ce que nous nous efforçons de montrer, pour vous et avec vous, dans les pages de cette revue.

Bonne année à toutes et à tous !
Anyada buena i dulce, kon salud i kon vida, kon paz i alegriyas !

1. *Sauve-toi, la vie t'appelle !* Éditions Odile Jacob 2012.

Ke haber del mundo ?

En Bulgarie

**30.10
> 03.11**

Un voyage à Sofia

La Fédération des associations sépharades de France (FASF), qui apporte son soutien à un projet permettant à dix jeunes de la communauté de Sofia de faire leur Bar Mitsva et Bat Mitsva en Israël, organise un voyage à Sofia du jeudi 30 octobre au lundi 3 novembre à la rencontre de cette communauté et de ces jeunes à leur retour d'Israël.

La Fédération financera le voyage des enfants, le séjour en Israël étant pris en charge par la communauté de Sofia. La FASF offrira aussi à chaque enfant un set de *tefillines* et *tallith* et participera au financement de la soirée musicale du dimanche 2 novembre.

Les frais d'hébergement et de repas seront de l'ordre de 250 à 300 € par personne. L'achat des billets d'avion pourra être effectué directement par chacun ou confié à une agence de voyage.

Informations et inscriptions auprès de M. André Dhéry, président de la FASF (andre.dhery@club-internet.fr), de la part d'Aki Estamos – Les amis de la Lettre Sépharade.



Grande synagogue de Sofia (Bulgarie)

En République de Macédoine

**18.12
> 19.12**

Un séminaire à Skopje

À l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa renaissance, après la Seconde Guerre mondiale, la communauté juive de la République de Macédoine, avec l'académie des Sciences et des Arts et l'institut national d'histoire, organise à Skopje, les 18 et 19 décembre prochain un séminaire intitulé : « Juifs en Macédoine : histoire, tradition, culture et religion ». Les frais de séjour et d'hébergement seront pris en charge par la communauté juive.

En France

24.12

Deuxième journée internationale du judéo-espagnol ou ladino



La première journée internationale du Ladino ou judéo-espagnol s'est tenue le 5 décembre 2013. Elle a été lancée à l'initiative de Zelda Ovadia et placée sous le parrainage de l'Autorité nationale du ladino présidée par Ytshak Navon, ancien président d'Israël. Cette première journée qui s'est tenue le dernier jour de la fête de Hanouka a été largement adoptée à travers le monde et a donné lieu à de nombreuses manifestations. Elle est reconduite cette année encore et aura lieu le 24 décembre 2014.

Photographie : première journée du ladino en Israël à l'université de Bar-Ilan le 5 décembre 2013. On reconnaît notamment Zelda Ovadia (deuxième depuis la gauche), Moshé Shaul, et Kobi Zarko (le plus à droite).

Homage à Alain Giquiaux et à Vital Eliakim

Nous avons appris avec tristesse le décès d'**Alain Giquiaux** qui faisait partie des pionniers d'Aki Estamos – Les Amis de la Lettre Sépharade. Son ouverture d'esprit l'avait amené à s'intéresser et à s'imprégner de ce monde sépharade dont il n'était pas originaire et où il avait trouvé toute sa place aux côtés de son épouse Marie-France.

Kerido Alain,

Beaucoup de ceux d'entre nous qui t'ont connu à la création d'Aki Estamos, dont tu étais membre fondateur, ont été admiratifs de ta connaissance de la langue judéo-espagnole et de la culture sépharade

que tu as choisi d'adopter. Ta curiosité, ton assiduité à apprendre t'ont fait plus sépharade que certains Sépharades de naissance.

Si la maladie t'a éloigné depuis quelque temps et si quelques rares d'entre nous seulement ont su garder un contact avec toi, nous ne t'avons pas oublié.

Resteront en nos mémoires ta personnalité hors du commun, ta gentillesse, ton érudition, ton dynamisme quand, avec l'aide de ton fils Serge, tu animais nos fêtes de Djoha.

Nous n'oublierons pas ton enthousiasme lors de nos voyages en Espagne, en Israël et en Turquie et ton émerveillement lors de nos visites des vieilles synagogues sépharades d'Istanbul.

Nous n'oublierons pas non plus ton amitié pour Tico, et longtemps encore résonnera ce cheket que tu clamaï pour calmer les innombrables discussions animées de nos réunions.

Alain, tu nous manques déjà. Shalom haver !

Françoise Apiou-Pardo

De gauche
à droite :
Vital Eliakim,
Dr Janny
Laroche,
Madeleine
Podvin, fiancée
de Vital,
Henriette
Abed, Takis
Liacopoulos.



Vital Eliakim nous a quittés le 22 août 2014. Il était né en 1928 dans une famille salonicienne et, avec quelques autres, il incarnait depuis les premiers pas de notre association la quintessence de cette grande communauté judéo-espagnole « la Jérusalem des Balkans ». La tragédie qu'il a vécue pendant la guerre et qu'il relatait dans notre dernier numéro n'avait pas entamé une grande douceur et une grande confiance que chacun ressentait à son contact. Vital, c'était surtout des yeux pétillants et pleins d'intelligence, une soif d'apprendre jusqu'au dernier souffle, une haute culture et une extrême bonté qui émanait de toute sa personne. Il avait fait face avec courage et ténacité à la maladie. Jusqu'aux derniers mois, il était présent à nos rendez-vous et chacun accueillait sa présence à nos côtés comme une bénédiction que soulignaient des applaudissements. Il était un homme d'exception et un exemple pour tous.

À Madeleine qui partagea sa vie de manière admirable, à tous ses enfants et petits-enfants nous adressons notre très vive sympathie.

Vital kerido, mos deshates la buena vida,

Très cher Vital, tu nous a quittés, entouré de toute ta famille, de ta chère Madeleine si attentive et toujours présente à tes côtés et de tous vos enfants et petits-enfants qui se sont relayés en permanence avec amour à ton chevet et qui te pleurent aujourd'hui.

Toi qui avais perdu, très jeune, tes proches dans la Shoah, tu as formé, avec Madeleine, un couple exemplaire et fondé, avec elle, une magnifique famille. Après une vie personnelle et professionnelle bien remplie et en dépit des ombres traversées, tu as pu partir en toute sérénité avec le sentiment du devoir accompli et de la transmission assurée.

La famille que constitue Aki Estamos, dont tu as été l'un des fondateurs, et sans doute aussi beaucoup d'autres personnes qui sont venues te rendre hommage, partageaient une sincère tendresse pour toi et ressentent une immense tristesse.

Tu es parti et, nous aussi, nous nous sentons orphelins. Vital, nous n'oublierons pas ta bonté, ton intelligence, ton bon sourire et tes yeux rieurs, ta modestie, ta bienveillance à l'égard de tous et, par-dessus tout, ta volonté de rechercher toujours la conciliation et la paix. Nul doute que tu as mérité de figurer au nombre de ces 36 « Justes » qui soutiennent le monde. Vital nous ne t'oublierons pas et ton souvenir sera toujours source de bénédiction.

Jean-Yves et Jenny Laneurie Fresco

Pour moi Vital, c'était d'abord ce sourire tendre et amusé, un peu ironique aussi, qui ne le quittait jamais. On sentait « qu'il en avait tellement vu », qu'il avait traversé tant de drames qu'il disposait du recul nécessaire pour jeter sur le monde le regard sans illusion mais bienveillant du survivant.

Et puis Vital, c'était aussi ces réunions où Madeleine et lui restaient toujours l'un à côté de l'autre, toujours ensemble, comme de jeunes mariés anciens qui se soutenaient et se nourrissaient l'un de l'autre.

Une attitude aussi étonnante qu'émouvante...

Jean Covo

*Inda no me lo fio
ke pedri mi amigo*

*Mos konosimos kon Vital hay manko de vente anios
y portanto me parese ke lo konosia de siempre,
tanto la amista se izo fuerte y sintchera.*

*Lo poko ke puedo dizir es:
MIJOR DE ESTO NO HAY
Me lo akodrare*

Shemtov Nathan

Cette année-là, Madeleine et Vital participèrent à un voyage culturel organisé par La Lettre Sépharade en Espagne.

À un moment quelconque, je suis venu – par inadvertance au départ – à manquer d'un produit pharmaceutique indispensable à un traitement de fond. Chez un pharmacien, j'ai buté sur une difficulté prévisible : la même molécule n'est pas vendue en Espagne et en France sous la même appellation commerciale.

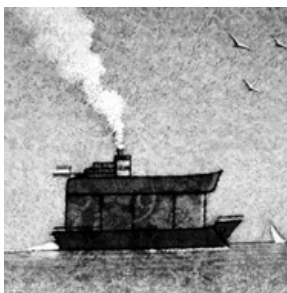
Je m'en suis ouvert à Vital. Ayant compris mon embarras, il a tenu à retourner avec moi à la pharmacie et, avec méthode et patience, sans éclat, il a résolu le problème et j'ai obtenu le produit, normalement distribué sur ordonnance. Je n'ai pas oublié ce bel exemple de fraternité dans la modestie qui lui était habituelle.

Encore merci Vital !

Jean Carasso

Depuis bien des années heureuses nous avons eu le privilège de côtoyer Vital et Madeleine, couple indissociable ; lors de nos réunions parfois animées, Vital, avec modestie, douceur et intelligence trouvait toujours les mots d'apaisement. Il y a quelques jours encore, de son lit d'hôpital, Vital nous a donné la joie de parler de cette Grèce que nous aimons comme lui, en évoquant Thessalonique et la Tour blanche, Volos et le Pélion, lieux pleins de ses souvenirs d'enfance. Il acceptait d'échanger en grec malgré la pauvreté de notre vocabulaire. Merci Vital pour ta dignité et ton amour des autres, tu resteras dans nos cœurs.

Arnaud et Françoise Apiou-Pardo



Voici un beïth, un je ne sais quoi entre barque, bateau, péniche et porte-conteneurs... sorti de l'invisible pour reconduire Vital dans ce havre où l'attendent ceux qui lui sont chers: tout d'abord

Irène, qui a voulu le précéder pour lui préparer une place, puis sa maman, sa grand-mère et ses soeurs, ses tantes Luna et Rachel, et tous les autres qu'il a mentionnés avec tant d'affection dans son petit livre blanc des «Souvenirs de jeunesse d'un Juif salonicien».

Que cet enfant parti tout seul de la Tour blanche – comme me le rappela en chuchotant Norbert lors de la mise au tombeau – ait quasiment besoin d'un porte-conteneurs pour ramener à la maison toutes les tendresses qu'il a suscitées grâce à la présence infatigable de Madeleine à ses côtés restera pour nous un émerveillement et un modèle. Tous ces liens d'amour, d'amitiés, de sollicitude bienveillante, de souci et d'attention médicales, de curiosité intellectuelle et de souvenirs partagés qu'il a su tisser dans cet olam hazé !

Que son voyage vers le olam haba soit néanmoins léger, léger et protégé par ses anges gardiens ! Et que pour toi, chère Madeleine, après le trou béant de l'absence immédiate, puissent venir de nouveau des temps de partage simples et chaleureux, c'est ce que nous te souhaitons de tout cœur et c'est ce à quoi nous espérons pouvoir contribuer !

Eva et Léo Hein-Kunze

Meldi kon muncha tristeza ke Vital Eliakim mos desho la vida. Yo enkontri a el i a su mujer Madelen kada vez ke fui a Paris, i les keria bien. Una vez yo estava en Paris, para dar una konferensia, i tenia una grave alerjia. Podia komer solo indiano i kodrero. E, bien ! Eyos metieron el grill en la guerta i aprontaron kustiyas de kodrero para mi (i los otros musafires) ! Kero mandar mis sintidas kondoleansas a Madelen i a toda su famiya. Sea bindicha su memoria, i del Sielo vos venga la konsolation.

Matilda Koen-Sarano

Vital !

J'aurais voulu parler de son amour pour la Grèce et sa ville natale de Salonique. J'aurais voulu parler de ce voyage à la rencontre de ce qui restait de la communauté salonicienne, voyage dans lequel il s'était si fortement, si passionnément impliqué et dont nous avons été privés à la dernière minute par la faute d'un stupide accident survenu à Josette. Je dirai donc l'émotion qui me saisit en relisant le récit que Vital avait rédigé au retour d'un autre voyage, à Istanbul en juillet 2002. Nous étions peu nombreux, à peine une quinzaine, tous, ou presque, de la première heure de Aki Estamos. En quelques pages et quatre photos, Vital avait su restituer l'ambiance, l'émotion des uns, l'émerveillement des autres, la cohésion et la solidarité de notre groupe. Il n'avait pas dit son engagement, sa discrétion l'en empêchant, mais il était, avec Madeleine, le centre obligé de nos activités.

Josette et Sam Altabef

Le vide laissé par Vital est immense et je suis très peinée. Notre amitié date de plusieurs années, nous nous sommes connus à la création de Aki Estamos dont nous étions les fondateurs avec d'autres membres. Il formait avec Madeleine un couple plein d'amour et de complicité. C'était un homme de cœur, son visage était d'une belle douceur, ses yeux rieurs, d'une grande gentillesse, bienveillant malgré toutes les douleurs et souffrances de la guerre qu'il a subies. Mon Maurice, qui m'a aussi quittée hélas, avait beaucoup d'estime pour « Vitaliko », comme il l'appelait et était très heureux de le revoir à l'occasion de nos réunions. Sa culture était profonde et il n'a eu de cesse d'apprendre, d'aller au fond des choses et de transmettre avec sa compagne de toujours à ses côtés. Ils ont fondé une famille à leur image et son souvenir est impérissable pour moi. Il nous manque à tous et mes pensées affectueuses vont vers Madeleine, femme admirable, ses enfants et petits-enfants.

Bella Lustyk

Avlando kon...

Gaëlle Méchaly

Gaëlle Méchaly est chanteuse lyrique. Elle s'est produite sur les plus grandes scènes d'opéra en France (Palais Garnier, Théâtre du Châtelet, Théâtre de Chaillot, Opéras de Marseille, Metz, Nice, Rennes...) et en Europe. Son parcours l'a amenée à collaborer entre autres avec William Christie, Ricardo Muti, Alfredo Arias, Emmanuelle Haïm. Elle vient de publier un livre avec la cantatrice Nathalie Dessay¹. Cette carrière prestigieuse ne lui a pas fait oublier ses racines et sa jeunesse dans une famille venue du Maroc et d'Algérie. C'est en effet dans le cadre familial, à la grande synagogue de Marseille, qu'elle s'est prise de passion pour le chant et a découvert sa vocation. Elle a souhaité donner une tonalité très contemporaine aux chants qui ont accompagné son enfance en développant un ambitieux projet Sefarad's avec le compositeur Thierry Pécou et le metteur en scène Stephan Grögler. Sa démarche, quoique essentiellement sensible, s'accompagne d'une découverte approfondie de la langue et des chants judéo-espagnols auprès de Marie-Christine Varol au sein de l'association Aki Estamos – Les Amis de Lettre Sépharade.

1. *Sortilèges et carafons*. Récital pour enfants. Livre-CD. Chanté par Gaëlle Méchaly accompagnée au piano par Ezequiel Spucches et raconté par Nathalie Dessay. Les éditions des Braques.

**Entretien conduit le 12 juin 2014
par Zoé Stibbe et François Azar
Retranscrit par Zoé Stibbe**

François Azar: Peux-tu évoquer les origines de ta famille et tes liens avec la culture sépharade ?

Gaëlle Méchaly: D'une part, mes grands-parents paternels viennent du Maroc, de Casablanca et d'Essaouira nommée autrefois Mogador. Ma grand-mère me parlait toujours de Mogador et j'en conserve une image très forte. Il faut dire que les images et le ressenti ont une très grande importance pour moi.

D'autre part, mes grands-parents maternels viennent d'Alger et tous sont arrivés à Marseille en 1962. Mes parents se sont connus à Marseille, et je suis moi-même un pur « produit marseillais ».

Ce qui a marqué toute mon enfance, ce sont des récits, des impressions de vie... Par exemple, pour ma grand-mère marocaine c'étaient les récits de Mogador, la ville-phare, les femmes de Mogador, la vie là-bas, le soleil, la lumière...

Gaëlle Méchal
avec Nathalie
Dessay pour
l'enregistrement
du livre-disque
*Sortilèges et
carafons*.

Crédit photo :
Christophe Dellieres



Du côté algérois, leur vie en famille une sorte de petite communauté entre cousins et amis... sans oublier la cuisine et ses saveurs, car mes grand-mères avaient chacune leur spécialité.

Je me suis imprégnée de toutes ces impressions familiales, cette vie de fête et de retrouvailles lors des anniversaires. J'étais d'un côté dans la tradition marocaine, de l'autre dans la tradition algéroise.

Pendant toute mon enfance, mon père était assez pratiquant. J'ai partagé ces moments avec lui jusqu'à mes 12 ans : je l'accompagnais à la synagogue et j'assistais aux rituels avec beaucoup d'implication. J'ai très vite intégré le *Talmud Torah*. Je ne savais pas lire l'hébreu et j'apprenais oralement des chants que je ne comprenais pas forcément, mais je m'imprégnais de cette façon de chanter, du style et des rituels. Cela a marqué toute ma vie musicale.

Je suis également très attachée au souvenir de la synagogue car je participais aux offices aux côtés de mon père, avec les hommes. Le fait d'être

en bas avec les hommes est une expérience très différente de celle des femmes à la tribune. Il y a une émulation, une sorte de cohésion et d'union, en tout cas à Marseille dans la grande synagogue de Breteuil. À l'époque, c'était le grand rabbin Sitruk qui officiait et il avait un *hazan*, le rabbin Berdugo qui avait une voix de ténor absolument éblouissante et pure. L'un de ses fils avait une voix d'ange puissante et précise comme un laser : j'attendais le moment où il lançait le chant magnifique qui accompagne la sortie de la *Torah*. Déjà à l'époque, j'attendais les airs pour chanter avec eux. Je ne comprenais rien mais c'étaient mes repères, au fil des années, j'ai repéré qu'à *Kippour* on chantait tel air, tel autre à *Shabbat* etc. Cette tradition est donc surtout entrée par la musique et par les sens, plus que par la religion elle-même. Nous n'étions pas de grands religieux dans la famille ; bien évidemment, nous célébrions les grandes fêtes et pendant quelques années mon père a été *shomer Shabbat*².

2. strictement observant du *Shabbat*.

Y avait-il une tradition musicale dans ta famille ?

Pas du tout. Il n'y avait pas de tradition musicale et pourtant mon frère et moi sommes devenus musiciens. Mes parents nous ont offert une formation musicale. J'ai d'abord appris le piano. J'ai obtenu de grands prix, j'ai été l'élève d'un grand maître : Pierre Barbizet, je voulais vraiment en faire mon métier. Cependant, j'ai toujours adoré chanter. Dans les mouvements de jeunesse (j'ai créé le B'nai B'rith Youth Organisation – BBYO – à Marseille), c'était toujours moi qui lançais les chants. J'aimais cette communion. Le chant pour moi c'est un partage. J'ai besoin de communiquer et d'être avec les autres à ce moment-là. Je ne chante pas pour moi toute seule mais parce que j'ai envie de faire partager quelque chose, essayer de trouver une union avec celui qui m'écoute. Je ne le provoque pas, mais c'est quelque chose d'instinctif que je recherche.

J'ai donc étudié le piano, mais il me manquait une dimension car face à l'instrument j'étais seule. Entamer une carrière de concertiste implique cette solitude. On perd le contact physique avec le public. Très vite, j'ai intégré la classe de chant car je voulais aussi chanter et faire de la comédie musicale. Au départ, je ne voulais pas forcément faire de l'opéra mais au conservatoire de Marseille, il n'y avait que la classe d'art lyrique pour me permettre d'apprendre le chant. Après avoir intégré la classe de chant, il s'est avéré que j'ai trouvé ma voie. J'étais plus heureuse car j'étais face à des gens et je m'adressais à eux. Il n'y avait pas que la musique, il y avait aussi la parole, le texte et c'est aussi pour cela que j'ai bifurqué dans cette direction. Étant donné que j'avais fait beaucoup de piano, j'ai franchi les étapes très rapidement et je me suis retrouvée très vite Grand Prix de la ville de Marseille, lauréate des concours Henry Sauguet et Yves Saint-Laurent. Dès la fin de mes études au conservatoire, j'ai été engagée à l'Opéra dans des rôles de premiers plans. Rapidement je me suis

retrouvée à la Fenice de Venise ou avec Riccardo Muti à la Scala de Milan puis, toujours comme soliste pendant près de dix années, je me suis produite avec William Christie et les Art Florissants. J'ai été nominée à ses côtés aux Grammy Awards pour l'enregistrement de *Zoroastre* de Jean-Philippe Rameau.

As-tu été au Maroc ou en Algérie ?

Dans tous les souvenirs qu'évoquaient mes grand-parents, on sentait qu'il y avait une grande nostalgie. Ils avaient connu beaucoup de bonheur là-bas et le fait d'avoir quitté ces pays a été une déchirure totale. Ils n'ont jamais voulu retourner au Maroc ou en Algérie. Ma grand-mère a 88 ans et, encore la semaine dernière, je lui ai demandé pourquoi elle n'a pas voulu y retourner, ce à quoi elle m'a répondu : « Pour quoi faire ? Que vais-je retrouver ? Comment va être ma ville ? Tout a disparu, j'ai tout laissé là-bas. » Mes grands-parents se sont reconstruits à Marseille où ils sont repartis de zéro avec juste les valises qu'ils transportaient avec eux lors de leur départ. Il y avait donc à la fois une vie extraordinaire mais aussi beaucoup de tristesse. Quand, enfant, je posais des questions, je récupérais des informations un peu à leur insu. Il y avait trop de mélancolie à l'évocation de cette époque qui correspondait aussi à leur jeunesse.

Au Maroc, il ne s'agissait pourtant pas d'une rupture aussi brutale qu'en Algérie ?

Pour la famille de mon grand-père, cela a été aussi terrible car ils sont partis en catastrophe. Je ne sais pas exactement comment cela s'est passé, mais ils se sont retrouvés à Nice du jour au lendemain dans un tout petit appartement alors qu'ils avaient une belle maison à Casablanca. Ils n'avaient plus rien alors qu'ils avaient eu une vie tout à fait correcte au Maroc. Ils ont sûrement eu peur des événements et ont dû être menacés. Quand mon père me raconte sa jeunesse tout a été très dur. Il n'a été naturalisé français qu'à l'âge de 12 ans. Mon père nous a fait découvrir sa ville Casablanca

Avec Maurice Jarre et l'orchestre de Radio France.

Radio France :
Christophe Abramowitz



quand on était petits, mais depuis je n'y suis pas retournée. Maintenant que je connais mieux cette culture grâce aux mélodies que j'ai apprises, j'aimerais me rendre en Turquie, en Grèce et peut-être en Algérie sur les traces de mes grands-parents.

La culture espagnole était-elle présente sous une forme ou une autre ?

Un petit peu : ma grand-mère marocaine ne voulait pas parler arabe, même si elle le parlait très bien. Elle parlait en français avec quelques mots en anglais et puis des expressions en espagnol. Pour elle, il fallait parler français. À partir du moment où ils sont arrivés en France ce fut le « blackout » sur toutes les autres langues.

D'où lui venaient ces mots d'espagnol ?

Il est difficile de le savoir maintenant qu'elle n'est plus là, mais l'une de ses sœurs s'appelait Luna et son nom de famille était Buadana, donc

ce sont des indices. Il y a aussi le fait que je me suis imprégnée des disques de ma mère. Elle avait deux ou trois disques judéo-espagnols dont l'un que j'ai écouté en boucle depuis toute petite : c'était les Parvarim. C'était ma seule référence mais elle a trouvé un écho en moi.

La dimension judéo-espagnole t'a donc plus intéressée que la dimension judéo-arabe. Pourquoi plutôt ce côté-là que l'autre ?

Je pense que c'est lié à ce disque qui était à la maison. Pour ce spectacle je me suis mise cette année au judéo-espagnol et grâce à l'italien j'arrive assez facilement à le comprendre. Toute ma démarche est sensible ; je ne fais pas une démarche d'ethnomusicologue. Ce dont j'ai envie, c'est de mélanger ce répertoire avec l'histoire de mes ancêtres, de m'en servir pour dire ce qui a été, ce qui existe, d'inviter les gens à découvrir cette culture.

As-tu le sentiment que ton frère ou tes cousins ont le même rapport à la culture juive ?

Nous célébrons toujours les grandes fêtes. Si mes parents sont absents, j'essaye en fonction de mes engagements d'aller chez mes cousins. Le calendrier juif est encore ponctuellement présent dans ma vie.

Comment as-tu l'intention de transmettre ta culture ?

J'ai un petit garçon et je suis mariée à un non-juif suisse-allemand de père autrichien, donc ici encore nous sommes dans la mixité des cultures qui se rencontrent et se mélangent. J'ai bien sûr envie de transmettre ma culture ; elle fait partie de moi et je ne peux pas transmettre autre chose que ce que je suis. Ce que je suis devenue aujourd'hui est le produit de toutes ces générations qui se sont succédé. Je suis le produit de deux cultures car, même s'ils sont tous orientaux, les Marocains et les Algériens sont très différents. Et puis il y a aussi le rapport à la culture française. Ils sont arrivés déracinés, «apatrides» d'une certaine façon et ils ne se sont jamais sentis totalement français. Ma famille a aussi un rapport très fort à Israël. À partir de tout cela j'ai dû me construire une sorte d'identité.

J'ai bien sûr envie de transmettre. Quand j'étais plus jeune, j'étais très volontaire et engagée dans la communauté, et puis mon métier m'en a éloignée car je voyageais beaucoup. Ma communauté était à Marseille et quand je suis arrivée à Paris, je n'étais plus intégrée de la même façon. J'ai donc surtout envie de transmettre à d'autres, de faire découvrir ma culture à d'autres publics, en dehors des frontières de la communauté.

Est-ce qu'il n'y a pas une vision un peu idéalisée de cette communauté ?

Pas dans le choix des mélodies que j'ai fait. Je voulais mettre en exergue la place de la femme qui est reléguée à la maison et qui subit beaucoup. C'est toute l'ambiguïté de la tradition



qui fait que l'on ressent beaucoup de bonheur en famille, mais qu'en même temps, surtout pour la femme, il y a beaucoup de restrictions, de non-dits et de culpabilité. Cela se retrouve dans mes choix. Dans les mélodies que j'ai travaillées avec Marie-Christine Varol, j'ai choisi des strophes qui ne se terminent pas toujours bien. Je trouve que la femme n'a pas une vie idéale. Elle est sous le joug de son mari comme cela se retrouve encore chez les Juifs orthodoxes. Par contre, ce que j'aimerais montrer, c'est qu'il n'y a pas que des aspects négatifs car il y a aussi beaucoup de joie à se retrouver ensemble, à aller vers une même destinée, à communier ensemble.

Venons-en maintenant à ton projet artistique, Sefarad's.

Depuis toujours, j'avais envie de reprendre ces mélodies. Bien sûr en référence au disque des Parvarim que j'adorais, mais j'attendais de savoir

Gaëlle Méchaly joue Evaavabette dans la comédie musicale « Concha Bonita » d'Alfredo Arias, René de Ceccatty et Nicolas Piovani au Théâtre de Chaillot.



Stephan Grögler
au côté d'Arne
Quinze.

quelle pourrait être la bonne ouverture pour moi. On trouve déjà quantité d'albums judéo-espagnols de tous les styles et je ne voulais pas reprendre ces chants comme d'autres ont pu le faire.

Il y a trois ans, j'ai créé un opéra de Thierry Pécou qui s'appelait *L'Amour coupable*, qui est tiré du troisième volet de la trilogie de Beaumarchais *Le Barbier de Séville*, *les Noces de Figaro* et *La Mère coupable* dans la mise en scène et scénographie de Stephan Grögler. J'ai chanté le rôle de Suzanne et je me suis intéressée à la musique de Thierry Pécou. Thierry est une personne qui travaille depuis toujours en miroir avec les répertoires. Il prend un répertoire qui lui est étranger et l'intègre à sa musique. Il est par exemple parti en Amazonie pour récolter des chants et il en a tiré une pièce *Passeurs d'eau* dans laquelle il refaçonne ces chants et en tire une œuvre assez étonnante où musique amazonienne et musique contemporaine se marient merveilleusement bien. C'est un cas unique dans la musique contemporaine car les autres compositeurs ne reprennent pas en général des mélodies préexistantes.

Stephan Grögler et moi-même lui avons soumis notre projet de spectacle d'opéra intime autour des mélodies sépharades. Très rapidement, il m'a dit que ce répertoire l'intéressait et le touchait particulièrement. J'ai imaginé alors une trame qui mette en évidence le «matrimoine

judéo-espagnol» comprenant une vingtaine de mélodies. Stephan Grögler, qui assure la mise en scène et la scénographie, a songé à un dispositif scénique inspiré des arts contemporains plaçant le public comme une partie intégrante du spectacle et comme témoin privilégié.

Quels ont été les critères de choix ?

J'ai cherché à donner un sens et une dramaturgie à ce projet. J'ai choisi de prendre le parti de la femme car ces chants étaient véhiculés par des femmes. Je voulais vraiment mettre la femme juive en exergue alors qu'elle passe en général au second plan. Habituellement c'est l'homme qui commande au foyer et qui chante à la synagogue. J'ai toujours trouvé cela injuste, et lorsque je me suis retrouvée chez les femmes à la tribune, j'ai éprouvé un sentiment très fort de rébellion car je n'avais plus le droit de «participer».

Pour moi, il est anormal que la femme ne soit pas l'égale de l'homme pour les bénédictions. Ce qui m'a encore plus choquée, c'est lorsque j'ai perdu mon grand-père l'année dernière et que je n'ai pas eu le droit de dire le *Kaddish*. J'ai trouvé cela terrible, parce que mon grand-père était quelqu'un qui a beaucoup compté pour moi, et je n'ai pas pu lui faire cet honneur-là, le lui dire au travers de cette prière très symbolique. Mon grand-père a été enterré dans un endroit qu'il aimait particulièrement. Comme il n'y avait pas de carré juif, le rabbin a fait la prière devant le cimetière, puis nous sommes allés accompagner mon grand-père dans sa tombe. Ma grand-mère m'a demandé de chanter. J'ai chanté *Notches*, *Notches*, et pour moi c'était ma prière. Je trouve vraiment terrible que les femmes n'aient pas le droit de partager ce moment. J'ai donc demandé à Thierry Pécou de me composer un *kaddish* qui sera une composition originale.

Comment cela s'organise concrètement ?

La dramaturgie du spectacle que j'ai imaginée s'attache à mettre en évidence ce répertoire de chants féminins de la naissance à la mort.

J'incarne sur scène la femme dans toutes les étapes de sa vie, dans son histoire la plus intime : chant de l'accouchée, *La parida*, chant de baptême, *A la Una*, de la circoncision, *Quando el rey Nimrod*, maternels, *Durme*. Le passage du monde de l'enfance à celui de l'âge adulte est l'occasion d'explorer les thématiques principales des chants d'amour *Yo m'enamori*, *Morenica*, *Unamatica de ruda* et *Mama yo no tengo*, un amour contrarié s'achevant par un double homicide perpétré par la fiancée déçue d'apprendre que son futur époux en a préféré une autre. S'ensuit le mariage, un moment crucial pour la jeune épouse où la nostalgie des textes contraste avec le rythme exaltant évoqué par la musique *kantika de novya*, *sidi hbibi* (en arabe marocain). La nuit avec *Noches* nous permet de doucement glisser vers la maturité. L'évocation de l'exil est le fil conducteur musical de notre spectacle à travers *Adio kerida*.

Stephan Grögler et moi avons construit ce programme en osmose totale. La scénographie de Stephan avec les canapés «galets» Livingstones de Smarin³ et les boîtes lumineuses est le fruit d'une réflexion : les «galets» sont des éléments de la terre, présents depuis un temps indéterminé, transportés par l'eau. Pour Stephan, cela évoque également la forme des baluchons portés et déposés là par un peuple de passage, un peuple de l'exil.

Nous allons également parfois détourner les lieux : par exemple, à l'Opéra de Dijon où la salle est gigantesque, nous avons proposé de nous mettre sur scène avec le public. Nous essayons de créer un moment et une intimité particuliers. Quand j'étais enfant, j'adorais les camps de scouts car il y avait toujours ces soirées où on chantait autour du feu en se racontant des histoires. Je voudrais que le public puisse ressentir cela pendant le concert.

Tu as aussi quelque chose pour les enfants...

Je prépare aussi à partir du spectacle une déclinaison jeune public. Je souhaite associer la romancière Eliette Abécassis qui écrira un texte, un peu dans l'idée de ce que j'ai fait pour *Sortilèges*

et *carafons* mais peut-être de façon plus narrative. C'est important pour les enfants de toujours avoir des repères, il faut leur donner des clés d'écoute. J'ai déjà donné plus de 120 représentations à travers la France de *Sortilèges et Carafons* le spectacle et le CD du spectacle qui vient juste de sortir a obtenu les TTT de Têlerama. J'espère que *Sefarad's* version jeune public remportera le même succès et me permettra de faire découvrir ce répertoire aux plus jeunes oreilles.

Que peut apporter une association comme Aki Estamos ?

Aki Estamos m'a permis d'aller vers cette culture sépharade, d'en comprendre les origines qui sont aussi les miennes et de rencontrer des gens qui conservent cette mémoire. L'association est fondamentale pour pérenniser cette culture et permettre de se l'approprier. Toutes les activités que vous proposez sont formidables et j'espère sincèrement que les jeunes générations prendront le relais.

3. choisis en collaboration avec la designer Stéphanie Marin.

Sefarad's a été créé le 21 septembre 2014 à l'Arsenal de Metz et sera présenté notamment :

- le 27 septembre 2014 à l'Abbaye de Noirlac.
- le 23 novembre 2014 au Théâtre Garonne de Toulouse
- le 29 novembre 2014 à l'Opéra de Dijon.
- le 19 mars 2015 au Théâtre de Cornouaille à Quimper.
- le 29 mars 2015 à l'Opéra de Reims.

D'autres dates à venir en Europe...

www.dailymotion.com/sefarads

www.gaellemechaly.operact.eu

Sefarad's est une commande de l'Arsenal de Metz en coproduction avec l'Opéra de Reims, l'Ensemble Variations, operAct. Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la shoah, de la Fondation du judaïsme français, des Journées européennes de la culture juive - Lorraine, de la Caisse d'épargne, Dodo.

Carte postale colorisée à la main, signée du photographe, *MSaporta* en rouge. Les foulards et le siège sont colorisés en bleu, les fourragères en argenté, les grades sur les manches en bleu et argenté.

Au verso (photo p.15): trace de timbre, cachet *PHOTOGRAPHIE DE LONDRES*, *Grand'Rue de Péra, vis-à-vis de Ste Marie N° 41*. *Cartolina postale, carte postale d'Italie, Tensi*. Souvenir de tou cerido ermano, Vitali Behar, à l'encre noire.

Vers 1919? Vitalis écrivait à l'un de ses trois frères, Israel, Aron ou Joseph.

Collection Lydia Béhar-Velay



Lydia Béhar-Velay
Philippe Velay

Aviya de ser... los Sefardim

Haïm (Vitalis) Béhar

La mémoire à travers une seule image

*À la mémoire des Judéo-espagnols de Constantinople,
en particulier ceux qui s'installèrent à Paris,
dans le quartier de la Roquette.*

Une seule carte postale, adressée à l'un de ses frères : voilà ce qu'il nous reste de Vitalis, comme on l'appelait dans la famille Béhar... Au début de nos recherches, le projet de cet article se concentrait en réalité sur cette photographie qui nous est particulièrement chère.

Vitalis (Victor) ou Haïm Béhar fut l'un des quatre fils de Benyamin Rafael ben Yosef, éditeur largement connu à Constantinople (voir *KIA* n° 07 p. 17-22). D'après le fichier du recensement, effectué en 1941 par la Préfecture de police de Paris (référence au Mémorial, grâce à l'aide précieuse

Un scout
en Turquie,
illustr. Kenneth
Brookes, 1964.



d'Alain de Tolédo), Haïm était né à Constantinople le 15 avril 1900. Son fils Benjamin, est né en 1932 à Paris ; sa fille aînée, Marcelle, est décédée, d'après les dires de la famille, lors du bombardement d'un train en France, peut-être durant la Débâcle. Marchand forain, il habitait au 96 rue de la Roquette.

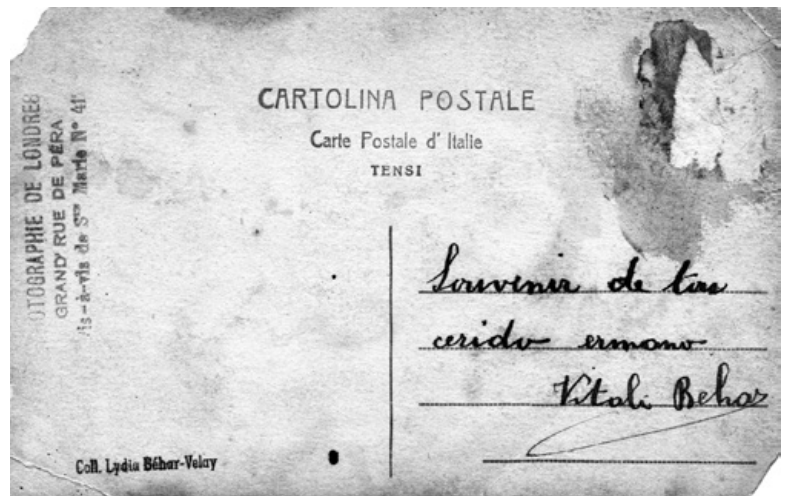
Il fut déporté le 18 septembre 1942 par le convoi 34 au départ de Drancy vers Auschwitz. Il serait décédé lors des Marches de la mort en 1945.

La famille Béhar était originaire d'Andrinople (Edirne) ; l'éditeur Benyamin y était né en 1870, fils de Joseph et de Donna Behmoiras, tous deux nés probablement dans la même ville et inhumés au cimetière du Mont des Oliviers de Jérusalem.

Vitalis est, selon toute probabilité, le jeune homme debout à droite (la ressemblance avec son fils Benjamin est d'une troublante évidence). Ce sont des boy-scouts dont le grade était celui des 13-20 ans. On doit noter que les chapeaux comportent ici le bord droit relevé, ce qui fut apparemment l'un des signes de ce groupe ; le dessin de K. Brookes, illustrant un exemple de scout en Turquie, semble bien correspondre, complété d'ailleurs par le détail de la *menorah* au centre du chapeau (cf. *Uniforms and badges of the World*)¹. Un autre document, aussi précieux par le sujet quoique moins personnalisé, est celui de la collection Abraham : vingt-quatre scouts d'âges différents sont encadrés par cinq guides adultes ; les chapeaux ont tous le bord droit relevé. Situé ici dans les proches environs de Constantinople, les jeunes découvraient la vie en groupe par des excursions à travers champs et par des visites de villages de la région.

Les débuts du scoutisme à Constantinople

Les premières initiatives, dans la lignée du fondateur Robert Baden Powell, concernèrent la communauté ottomane, dès 1909 avec les frères Robenson, puis grâce à la mission spécifique confiée au Belge Harold Parfitt (mission inter-



rompue par la guerre de 1914). Mais à la même époque, d'autres groupes de scouts se formèrent (arméniens, juifs, grecs, italiens), affiliés au Conseil international des boy-scouts de Constantinople, présidé par le colonel Maxwell de l'armée britannique. C'est toute la question des mouvements nationaux et des groupes communautaires dans un contexte impérial. En 1912 par exemple, les activités de scoutisme débutèrent dans les écoles secondaires à Edirne comme à Constantinople, en accord avec les principes établis par Baden Powell ; le nouvel esprit fut ainsi propagé dans les cercles communautaires. Ces mouvements, certes louables, furent malheureusement interrompus par les Guerres balkaniques.

Vingt-quatre scouts d'âges différents encadrés par cinq guides adultes. Légende figurant au dos : Jewish Scouts, Cospoli.

Collection Daniel Abraham

1. Edward Wood précise d'ailleurs en légende « with one side of the brim turned up ».

Après l'Armistice de 1918, des manifestations eurent lieu à Constantinople, notamment un défilé de scouts juifs à Balat(a), comme le précise Abraham Galante. Il s'agissait d'oppositions marquées de l'opinion entre les deux grands rabbins de l'Empire ottoman, Haïm Bedjerano succédant à Haïm Nahum. Vers 1920, fut aussi fondée l'organisation des scouts juifs *Derorim Maccabi*².

Le premier club sportif Maccabi fut créé à Constantinople dès 1895 ; en 1908, le groupe Bulgarie participa massivement à la « Journée de la gymnastique » de la capitale.

À Salonique la même année, sont fondées l'association sportive Hercule et les jeunesses sionistes des Macchabées ; cinq ans plus tard, le mouvement totalisait 600 jeunes gens et 120 jeunes filles ; en 1915, les scouts y furent rattachés³ (sur cette autre photo, le bord des chapeaux n'est pas relevé et l'insigne porté par la plupart ne semble pas être une *menorah*). En 1917-1918 par ailleurs, une grande partie de ces jeunes s'engagèrent dans les Forces britanniques sous le commandement du général Allenby et combattirent dans le bataillon juif des King Rifles. Après la fin de la Première Guerre mondiale, les Maccabi, déjà en liaison étroite avec les groupes de Palestine, partirent de Constantinople pour devenir une organisation internationale de la jeunesse juive.

Nous savons, grâce à la précieuse publication de C. Johnson en 1922, que les boy-scouts juifs, forts de 450 membres au sein de neuf troupes, faisaient partie de l'organisation Maccabi qui élisait leur maître-scout en chef ; celui-ci écrivait les programmes, choisissait des passages dans divers livres et les adaptait aux besoins des écoles de Constantinople. L'auteur précise un détail concernant l'uniforme : il ne comporte pas de bandes molletières « encombrantes » (!). Johnson considère que cette organisation est l'une des meilleures de la ville.

C'est aussi dans la capitale que se fonde en 1918, à partir des clubs sportifs arméniens, la puissante organisation du *Homenetmen* (Union

générale arménienne de culture physique), réunissant ainsi les groupes épars. Cette Société avait comme devise « Se relever et se dresser, en compagnie des autres ». Le peuple arménien réagissait au moins de cette façon, se relevant des cendres du génocide dont il fut victime. Une rare photographie de 1918 montre le défilé du *Homenetmen* à Constantinople : Vazken Andréasian, scout depuis 1913, est ici le porte-drapeau (cf. *Homenetmen*, *Wikipedia*). Remarquable par son organisation, encore aujourd'hui, ce groupe démontre l'ancienneté du lien entre éducation physique et construction nationale.

En 1990, Marco Cicurel, l'un des correspondants d'Henri Nahum, précisait : « Le sionisme était très développé dans notre communauté (à Smyrne). Une importante section de la jeunesse formait un bataillon de scouts avec la fanfare et notre drapeau, frappé de l'étoile de David... »⁴ Ce type de rassemblement de scouts arméniens, juifs et grecs se retrouve sur une excellente photo à Bournabat (actuelle Bornova, district nord-est de Smyrne). Le drapeau décoré de l'étoile de David est nettement visible dans le groupe à l'arrière. Au tout premier plan, un porteur de drapeau frappé de la croix de Saint-André (ou croix pattée), illustre la présence d'autres groupes de scouts (la photo, non datée, devrait être des années 1915-1920)⁵.

Voilà donc un oncle, jamais connu, qui s'était fait photographier en scout, avec deux de ses camarades, à Péra vers 1919 ! Laissons un visiteur de l'époque conclure : en effet, une quinzaine d'années avant l'édition de cette carte postale, l'écrivain gallois Arthur Symons avait parcouru ce quartier de Constantinople ; sa description, assez pittoresque, permet de nous replacer dans ce contexte : « La grande artère de Constantinople est la Grande Rue de Péra. J'y fus la première fois de nuit ; quelques boutiques étaient ouvertes, des hommes assis sur leur chaise à l'extérieur des cafés, quelques passants... Plus tôt dans la soirée, durant la promenade de six heures, la Grande Rue de Péra est pleine de gens. Quelques Turcs assis

2. A. Liakos.

3. B. Pierron, *KIA* n° 10, p. 28.

4. H. Nahum.

5. G. Silvain.

aux cafés, tranquilles, fumant la cigarette, regardant les passants ; des pauvres au coin des rues, ... ; des hamals (portefaix) chancelant sous leur fardeau, des vendeurs de raisin ployant sous leurs paniers profonds ; les échoppes sont ouvertes, ... ; les passants coiffés du fez rouge, ... ; mais pour la plupart, dans cette cohue et cet enchevêtrement de communautés, chacun jouant des coudes dans le magma de la rue et sur les bords des tramways à chevaux, c'est l'Européen que l'on voit, – le Levantin, le Grec, l'Arménien ; femmes et jeunes filles, ... serrées dans leurs robes élégantes, marchant lentement, ... le regard libre et traînant ; filles aux cheveux magnifiques, à la bouche délicatement dessinée, aux petites silhouettes soignées et assurées ; un flux lent et constant, inconfortable et continu (Péra, 1903).

Lydia Béhar-Velay est née à Pau en 1947.

Joseph, son père (1907-1975), était né à Balat, Constantinople. Il quitta définitivement la Turquie dans les années 1920 et s'installa en France.

Nous remercions pour leur aide précieuse

Jacqueline Paschoud, assistante exécutive, Bureau mondial du scoutisme, Genève ; **Alain de Toledo**, Muestros dezaparesidos ; **Anne-Marie Faraggi Rychner**, archéologue, historienne généalogiste ; **Judith Markish**, bibliothécaire au Centre de la communauté israélite de Genève, présidente de l'association des Amis de la musique juive ; **la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle** (J.-Cl. Kuperminc, Mlle Lévine) ; **Anahide Ter Minassian**, professeur à l'École des Hautes études en sciences sociales, maître de conférences à l'université de Paris I.

Éléments bibliographiques

BENBASSA (Esther), *De l'hispanité à la turquité. Cinq cents ans d'histoire des Juifs ibériques en terre ottomane et turque*, p. 88 et 90. *Facts on World Scouting*, Boy Scouts International Bureau, Ottawa, 1961, p. 84.

GALANTE (Avram), *Histoire des Juifs de Turquie*, Les éditions Isis, Istanbul, 1931, t. VIII, p. 24.

JOHNSON (sous la dir. de Clarence Richard), *Constantinople To-Day or The Pathfinder Survey of Constantinople*, a Study in Oriental Social Life, « Recreation » par G. Gilbert DEEVER, The Macmillan Company, New York, 1922, p. 279 et 281.

KROONENBERG (Piet J.), *The Undaunted, Keeping the Scouting Spirit Alive, The Survival and Revival of Scouting in Central and Eastern Europe*, Genève, 1998, p. 9, 10, 390, 393 et 405.

LE TALLEC (Cyril), *La Communauté arménienne de France. 1920-1950*, L'Harmattan, 2001, p. 66.

LIAKOS (Antônēs), *L'Apparition des organisations de jeunesse. Le cas de Salonique*, IAEN, (Istorikó archeiό ellinikis neolaías), Actes du colloque « Historicité de l'enfance et de la jeunesse » 1984, Athènes, 1986.

NAHUM (Henri), *Juifs de Smyrne, XIX^e-XX^e siècle*, Aubier Histoires, Paris, 1997, p. 173.

PALLUAU (Nicolas), *Entre nation et religion. Scoutisme et organisation des jeunes immigrés (1920-1950)*, *Migration et religion en France*, Cahiers de la Méditerranée, n° 78, 2009, p. 107-117.

PIERRON (Bernard), *Para Meldar, Kaminando i Avlando*, n° 10, Aki Estamos, Paris, 2014, p. 26-30. *Scouting in Turkey*, fasc. 32 p., s.l.n.d.

SILVAIN (Gérard), *Sépharades et Juifs d'ailleurs*, Adam Biro, Paris, 2001, p. 429.

Uniforms and Badges of the World, The Patrol Books, n° 18, coord. Edward G. W. Wood, illustr. Kenneth Brookes, *The Boy Scouts association*, Londres, réédit. 1964, p. 26.

Jean Covo

Mais comment peut-on être persan ?

Au cours de sa vie assez aventureuse mon grand-père maternel avait été à une certaine époque (*de onde para onde ?*) secrétaire de l'ambassadeur d'Iran à Paris. Pour le remercier de ses bons services, l'ambassadeur lui remit, ainsi qu'à ma grand-mère, un passeport iranien.

C'est ainsi que deux Juifs roumains devinrent persans sans avoir jamais mis les pieds en Iran et sans parler un mot de farsi. Arrivèrent la guerre et l'occupation allemande. Mon grand-père, qui passait pourtant dans la famille pour un homme intelligent, ne comprit pas que les temps avaient changé, et la morale aussi. S'estimant à juste titre honnête homme n'ayant rien à se reprocher, il ne voyait pas pourquoi il aurait dû se cacher.

Et donc, *mezuzah* sur la porte, Joseph et Rebecca Levy attendirent de pied ferme la visite de l'occupant. La première fois celle-ci se passa plutôt bien.

Mes grands-parents parlaient couramment l'allemand et, en échange d'un superbe jeu d'échecs, ils conservèrent la liberté.

La deuxième visite se passa beaucoup moins bien, ils se retrouvèrent à Drancy. Mais comme l'Iran, pays neutre et riche en pétrole, était très courtisé par les nazis, ils ne furent pas expédiés dans un camp de concentration en Allemagne ou en Pologne, mais internés à Vittel, dans un camp où l'on ne travaillait pas et où la Croix Rouge était présente.

Mon grand-père y succomba malheureusement à une intoxication alimentaire, mais ma grand-mère, qui vécut jusqu'à l'âge biblique de quatre-vingt-seize ans, conserva jusqu'à la fin de ses jours cette nationalité persane qui lui avait permis d'échapper à la mort.

Aujourd'hui les relations entre l'État d'Israël et la République islamique d'Iran ne sont pas précisément cordiales. Il y a soixante-dix ans pourtant de lointains descendants de Cyrus ont sauvé la vie d'une Juive sépharade qui était bien loin de Babylone...



Joseph Levy,
1910. Bucarest.
Au dos :
Wandelmann
photographe à
la cour du roi.

Collection Jean Covo

El kantoniko djudyo

Espanto djustificado

Frayeur justifiée

Kontado por Miriam Raymond, 1984

*In Djohà Ke Dize ? Kuentos populares
Djudeo-espanyoles arrekojidos, redaktados
i traduizidos en ebreo por Matilda Koen
Sarano.*

Editions Kana. Jérusalem. 1991.

*Cette histoire figure au chapitre III de La Vie
de Lazarillo de Tormès, prototype du roman
picaresque paru en Espagne vers 1554.*

Djohà esta en la ventana kon la mujer i afuera esta pasando una levayá. Al lado de la kasha esta kaminando la mujer del muerto, vistida de preto, ke esta yorando i kitandose los ojos, i esta diziendo ; «El prove de mi marido ! Se esta indo a un lugar onde no ay luz, no ay de komer... onde aze frio ! Dinguno no va tener kudiado d'él, kuando va tener ambre, kuando va tener frio i kuando va estar al eskuro !»

Djohà, sintiendo estas palavras, se abolta a la mujer i le dize : «Presto ! Serra la puerta ! Esta djente se sta dirijendo a muestra kaza, para desharlo aki !»

Djohà était avec sa femme à la fenêtre alors que passait dehors un cortège funèbre.

À côté du cercueil marchait la veuve, vêtue de noir, qui pleurait à chaudes larmes en disant : « Ah, mon pauvre mari ! Il s'en va dans un endroit où il n'y a pas de lumière, où il n'y a rien à manger... où il fait froid ! Personne n'aura soin de lui quand il aura faim, quand il aura froid et quand il sera dans le noir ! »

En entendant ces mots, Djohà se tourna vers sa femme et lui dit : « Vite ! Ferme la porte ! Ces gens se dirigent vers notre maison, pour le laisser ici ! »

.....

La ija del rey i los tres regalos

La fille du roi et les trois cadeaux

Kontado por Matilda Koen-Sarano, 1988

In Matilda Koen-Sarano
Konsejas i konsejikas del mundo
djudeo-espanyol

Éditions Kana, Jerusalem, 1994.

And'avía de ser de un rey i una reyna muy buenos, ke tinían una ijika muy buena i muy ermoza, i la kirían muncho bien. Un día la reyna se izo muy mala, mala de murir.

La yamó a la ija i le disho: «Ija mía, yo ya estó para murir, ma te kero deshar un rekordo. Toma esta bolsika i tenla siempre kon ti. Kuando vas a estar en períkolo, uza lo ke ay adientro.»

La ija avrió la bolsika i vido un peyne, un bokaliko de agua i un shavón. Pasó un poko i la reyna se murió, deshando el rey i la ija solos. Después de un anyo el rey tuvo de kazarse de nuevo, para dar una reyna a su puevlo, ma esta vez la mujer ke tomó no era buena komo la primera. Después de unos kuantos mezes de bezos i abrazos kon la ija del rey, la nueva reyna empesó a enselarse de su ermozura.

Viendo ke el padre la kiría tanto bien, la madrasta, ke era ichizera, le izo un ichizo i lo kitó d'en medio. Kuando la ija se topó sola kon eya,

Il était une fois un excellent roi et une excellente reine qui avaient une fille très bonne et très belle qu'ils aimaient beaucoup. Un jour la reine tomba si malade qu'elle était à l'article de la mort.

Elle appela sa fille et lui dit: «ma fille, je vais bientôt mourir, mais je veux te laisser un souvenir. Prends cette pochette et garde-la toujours avec toi. Quand tu seras en danger, sers-toi de ce qu'il y a dedans.»

La jeune fille ouvrit la pochette et vit un peigne, une fiole d'eau et un savon. Peu de temps après, la reine mourut laissant le roi et la jeune fille seuls. Un an plus tard, le roi voulut se remarier afin de donner une reine à son peuple, mais cette fois, la femme qu'il choisit n'était pas aussi bonne que la première. Après s'être montrée quelques mois affectueuse avec la jeune fille, la nouvelle reine devint jalouse de sa beauté.

Voyant que son père l'aimait tant, la marâtre, qui était sorcière, lui jeta un sort et l'enleva. Quand la jeune fille se trouva seule avec elle, elle la fit enfermer dans une tour très haute entourée de sept dragons crachant du feu. Personne ne pouvait s'approcher de cette tour

la izo enserrar en una torre alta alta, kontornada de siete dragos, ke eskupían fuego. Dinguno no podía aserkarse a esta torre, porké salían estos dragos, se le echavan enriva i lo kemavan. Pero una ora antes del amanecer estos dragos se durmían i la torre kedava sin guardianes.

La ija del rey estava el día entero aparada a la ventana de la torre, i para pasar el tiempo, ke no pasava nunca, se mitía a kantar las romansas ke le kantava su madre kuando era chika.

Un día, mientres ke eya estava kantando, pasó por ayá un ijo de rey a kavayo. El mansevo sintió su ermoza boz, i esklamó: «De ken es esta boz maraviyoza?»

La ija del rey se aparó a la ventana, i el mansevo de vista se namoró d'eya, i le disho: «Ken sos tú, ermoza donzea? Abasha, te veré!»

Le disho eya: «No puedo abashar! Esto akí enserrada noche i día! Mira no te aserkes muncho a la torre, si no, van a salir los siete dragos i te van a kemar!»

Le disho el ijo del rey: «Yo no me v'a ir i no te v'a deshar akí sola! Kero suvir a la torre!»

Le disho eya: «Agora no puedes suvir, ma si asperas asta una ora antes del amanecer, los dragos se van a dormir i yo te v'a azer suvir.»

I ansina fue. Kuando vino la ora, los dragos se durmieron i la ija del rey izo abashar sus largas trensas i izo suvir arriva el mansevo. Los dos asperaron autr'un día entero, i kuando los dragos se durmieron de nuevo, izieron una kuedra de las savanás de la kama i abasharon abasho. El mansevo la kargó a la ija sovre su kavayo, i s'echaron a fuyir.

Kamino desha, kamino toma, i ya se alesharon buen karar de la torre, kuando la madrastra, la ichizera, entró a la kamareta de la ija i vido ke ésta se desparesió. Korrió pishin¹ ande los dragos i les gritó: «Despertavos presto! La ija del rey se fuyó! Korrelde detrás!»

Ma los dragos estaban durmiendo komo piedras, i eya no pudo menearlos. Viendo esto, se suvió a un kavayo muy muy rápido, i se echó a korrer detrás del kavayo del ijo del rey.

car les dragons sortaient alors, attrapaient quiconque passait et le brûlaient. Toutefois, une heure avant le lever du soleil, les dragons s'endormaient et la tour restait sans gardiens.

La fille du roi se tenait tout le jour durant à la fenêtre de la tour et pour tuer le temps, elle se mettait à chanter les ballades que lui chantait sa maman quand elle était petite.

Un jour, alors qu'elle était en train de chanter, le fils d'un roi vint à passer à cheval. Le jeune homme entendit sa belle voix et s'exclama: «Qui possède cette voix merveilleuse?»

La fille du roi se montra à la fenêtre et le jeune homme tomba aussitôt amoureux d'elle et lui dit: «Qui es-tu belle demoiselle? Descends que je te voie!»

Elle lui dit: «Je ne peux pas descendre! Je suis enfermée ici nuit et jour! Fais attention à ne pas trop t'approcher de la tour, sinon, les sept dragons vont sortir et vont te brûler!»

Le fils du roi lui dit: «Je ne m'en irai pas et je ne te laisserai pas seule ici! Je veux monter dans la tour!»

Elle lui répondit: «Maintenant tu ne peux pas monter, mais si tu attends une heure avant le lever du soleil, les dragons vont s'endormir et je te ferai monter.»

Et il en fut ainsi. Quand vint l'heure, les dragons s'endormirent et la fille du roi laissa pendre ses longues tresses et fit monter le jeune homme. Tous les deux attendirent un jour entier et quand les dragons s'endormirent à nouveau ils firent une corde avec les draps de lit et descendirent. Le jeune homme mit la jeune fille sur son cheval et ils prirent la fuite.

Cheminant de-ci de-là, ils étaient déjà à bonne distance de la tour quand la marâtre, la sorcière, entra dans la chambre de la jeune fille et vit qu'elle avait disparu. Elle courut aussitôt voir les dragons et leur cria: «Réveillez-vous vite! La fille du roi s'est enfuie! Courez-lui après!»

Mais les dragons dormaient comme des pierres, et elle ne put les faire bouger. Voyant cela, elle monta sur un cheval rapide comme le vent et se lança à la poursuite du cheval du fils du roi.

La fille du roi vit que le cheval de la sorcière était sur le point de les rattraper et ne sachant que faire, se souvint de ce que lui avait recommandé sa mère.

1. *pishin*: (en turko: *peşin*): aussitôt.

La ija del rey, ke vido ke el kavayo de la ichizera ya está para alkansarlos, no sabiendo kualo azer, s'akodró de lo ke le enkomendó su madre. Entonses kitó de la bolsika ke tenía siempre kon si el shavón, i lo echó detrás de eya, diziendo: «Madre mía, ayúdame!»

De vista la kaleja se kuvrió de skuma blanka, i el kavayo de la ichizera empesó a arrezvalarse, i tuvo de kedarse. Ansí los dos riuseron a adelantarsen para el kastiyo del padre del mansevo.

Kamino desha, kamino toma, los dos ya se estaban aleshando de la ichizera, kuando eya gritó: «Abrakadabra!», izo derritir la skuma de la kaleja i se aserkó a eyos otra vez. Ma la ija del rey echó esta vez el peyne, ke le avía deshado su madre, diziendo: «Madre mía, ayúdame!», i el peyne se trokó en una shara tanto spesa de arovolés i de pinchones, ke el kavayo de la ichizera no pudo superarla.

Kamino desha, kamino toma, los dos empesaron a aserkarsen al kastiyo del rey. Entremientres pasó la ora de es.huenyo, i los dragos se despertaron i se echaron detrás de la ija del rey, gumitando fuego. La ija del rey los vido venir de leshos, yena de espanto. Kualo ke aga? Aferró la sola koza ke le kedó i la échó detrás de eya, rogando: «Madre mía, ayúdame!» Era el bokaliko de agua.

En kayendo en basho, el bokaliko se rompió, l'agua s'esparzió sovre la kaleja i se trokó de vista en un río muy ancho. Los siete dragos arivaron korriendo al río i se kayeron adientro. La agua les entró al garón i les amató el fuego i no pudieron ir mas adelantre. Kuando la ichizera vido ke los dragos pedrieron sus fuersa, tuvo de boltar a la torre kon sus mokos enkolgando², i ayí kedó por siempre.

Entremientres, kamino desha, kamino toma, el kavayo del ijo del rey entró al kalejón ke yevava al palasio del rey. Kuando los dos arivaron ayá, ya los estaban asperando el rey i la reyna, ke los resivieron kon grande karinyo. Se izo una boda maraviyoza, ke todos se akodran asta oy, i los novios bivieron muy orozos.

Eyos tengan bien i mozós también.

Elle sortit alors le savon de la pochette qu'elle avait toujours sur elle et le jeta derrière elle en disant: «Ma mère, aidez-moi!»

Aussitôt le chemin se couvrit d'écume blanche et le cheval de la sorcière se mit à glisser et dut s'arrêter. C'est ainsi que les deux jeunes gens réussirent à avancer vers le château du père du jeune homme.

Cheminant de-ci de-là, tous deux s'étaient déjà bien éloignés de la sorcière, quand elle cria: «Abrakadabra!», elle fit fondre l'écume du chemin et se rapprocha à nouveau d'eux. Mais la fille du roi jeta cette fois le peigne que lui avait laissé sa mère en disant: «Ma mère, aidez-moi!», et le peigne se changea en une forêt d'arbres et de ronces si épaisse que le cheval de la sorcière ne put la traverser.

Cheminant de-ci de-là, tous deux commencèrent à s'approcher du château du roi. Entretemps, l'heure du sommeil était passée et les dragons se réveillèrent et se jetèrent à la poursuite de la fille du roi, en crachant du feu. La fille du roi les vit venir de loin, pleine de frayeur. Que faire? Elle prit la seule chose qui lui restait et la jeta derrière elle en priant: «Ma mère, aidez-moi!». C'était la fiole d'eau.

En tombant, la fiole se cassa et l'eau se répandit sur le chemin et se changea d'un coup en un large fleuve. Les sept dragons arrivèrent en courant au fleuve et tombèrent dedans. L'eau en leur entrant dans la gorge éteignit le feu et ils ne purent aller plus loin. Quand la sorcière vit que les dragons perdaient leurs forces, elle dut retourner toute honteuse à la tour et elle y resta pour toujours.

Pendant ce temps, cheminant de-ci de-là, le cheval du fils du roi prit le chemin qui menait au palais du roi. Quand tous les deux y arrivèrent, le roi et la reine les attendaient déjà et les reçurent avec beaucoup d'affection. On prépara des noces somptueuses dont tous se rappellent encore aujourd'hui et les mariés vécurent très heureux.

Qu'ils demeurent ainsi en paix et nous aussi.

2. kon sus mokos enkolgando: littéralement: «la morve au nez»; locution signifiant que l'on est honteux et humilié d'un échec.

Para Meldar



El Segundo Libro de Selomó

Solly Levy

Barcelone, Tirocinio, 2014
255 pages.
ISBN: 978-8494008344

La parution de ce nouveau livre en *ħaketía* est une grande nouvelle pour les amoureux de la langue judéo-espagnole du Nord du Maroc et pour ceux qui la découvrent aujourd'hui.

Les lecteurs de *El Libro de Selomó* (Madrid, Hebraica, 2008) et les auditeurs des émissions de Solly Lévy sur Radio Sefarad (accessibles en ligne sur le site de la Radio des communautés Juives d'Espagne) ainsi que des 5 CD de *La Vida en ħaketía –Para que no se pierda–* (Saragosse, Riopiedras Ediciones, 2012) retrouveront avec joie dans ce second volet la verve et l'humour des récits autobiographiques de Solly Levy.

Le premier volume relatait la période allant de la naissance de Solly à Tanger en 1939 jusqu'à son départ pour Montréal avec sa jeune famille en 1968 ; le second poursuit le récit et va jusqu'à son déménagement pour Toronto en 2000. Or, malgré cette continuité, *El segundo Libro de Selomó* nous semble offrir un élan nouveau, tant dans l'œuvre de son auteur que pour la culture qu'elle défend.

Solly Levy est le seul écrivain à ce jour à produire des textes littéraires en *ħaketía* et à les faire publier sous forme de livres. Il a commencé par des saynètes écrites pour être jouées dans un cadre communautaire par le groupe Gerineldo et publiées en 1992. Cette date, celle du cinquième centenaire de l'expulsion des Juifs d'Espagne, est symbolique car ces pièces interrogent le spectateur sur la transmission de l'identité judéo-espagnole

du Maroc et en particulier le devenir de « la langue-mémoire » qu'est la *ħaketía*. L'auteur y donne la parole à des ancêtres vivant au milieu du XIX^e siècle, avant l'arrivée des Espagnols, puis d'autres colons au Maroc. Le volume s'intitule *Yaħasrá* (Montréal, EDIJ, 1992), formule empruntée à l'arabe pour exprimer la nostalgie, comme on dirait dans un soupir, « c'était le bon temps ».

El libro de Selomó, quoique dans un style différent, relate aussi les souvenirs d'un Maroc perdu et pittoresque. Le récit nous conduit jusqu'à une période récente, les années 1960 bien loin de 1492, pourtant cette rupture fait du Maroc un nouveau paradis perdu. L'écriture de Solly appartenait aux récits mémoriels tournés vers l'authenticité d'un monde révolu, la *ħaketía* semblait donc prioritairement adaptée à l'évocation du passé.

Or, avec le *Segundo Libro de Selomó*, la langue s'adapte naturellement aux réalités canadiennes, aux tempêtes de neige, aux cours d'aérobic et aux dernières avancées technologiques : goglear (googliser en français est entré dans le Petit Larousse 2014), qui rime si bien avec « buglear » (« manger de façon gloutonne » en *ħaketía*), est pain béni pour Solly qui ne cesse de jouer sur les différentes langues qu'il pratique. Au français, au castillan, à l'hébreu et à l'arabe marocain, que l'auteur parle couramment, s'ajoutent donc l'anglais et le joual, langue québécoise de la région de Montréal que Solly imite à la perfection.

Pour autant, les langues ne se mélangent pas de façon désordonnée dans *El Segundo Libro de Selomó* et la *haketía* n'y perd pas son âme avant tout juive, espagnole et marocaine; elle intègre, comme elle l'a toujours fait, les mots qui lui conviennent dans un esprit d'ouverture et de contacts fructueux entre les cultures.

Le livre, dans son ensemble, est aisément accessible à tout lecteur hispanophone par de discrètes explications dans le corps du texte ou des appels de notes bien pensés. Il faut souligner, à ce propos, le beau travail d'édition. Le volume prend place dans une collection dirigée par Pilar Romeu Ferré, universitaire et éditrice exigeante. Le prologue de Paloma Díaz-Mas, éminente spécialiste de la culture sépharade, chercheur au CSIC, met le texte en perspective en problématisant la question de l'écriture en *haketía*. Et c'est Solly Levy qui prend en charge lui-même une introduction fournie, nécessaire pour orienter le lecteur dans une langue aussi minoritaire que la *haketía*. Cet écrin scientifique ne réduit pas, bien au contraire, le plaisir de lecture.

Les récits sont fluides et comme la vie de Solly est riche en entreprises et en rencontres (*escappado de mal*), les quinze chapitres sont denses, leur rythme est soutenu. On en apprend beaucoup sur l'adaptation d'une famille juive marocaine au Canada, sur la vie de la communauté juive de Montréal dont Solly a été un des principaux animateurs (chorale, théâtre, groupe musical), mais aussi, et surtout, sur la personnalité de l'auteur, son amour pour la vie, pour les personnes qu'il rencontre, les animaux et la nature magnifique de son pays d'adoption, malgré des vicissitudes qu'il nous livre aussi avec sincérité.

Pris par ces aventures, le lecteur en vient presque à oublier la première singularité du livre qui est la langue, la *haketía* et lorsque le livre s'achève, on en redemande.

C'est en cela que le pari est gagné : la *haketía*, sous la plume de Solly Levy est une langue vivante d'aujourd'hui, comme elle l'est au quotidien pour ses rares, mais très fervents locuteurs.

Line Amselem



Quand l'innocence avait un sens. Chronique d'une famille juive d'Istanbul d'entre les deux-guerres

Lidya Kastoryano

Les éditions Isis, Istanbul, 1993
Cahiers du Bosphore IX
ISBN : 975 428 050 9

« La vie est un roman », songe Salomon Eskenazi en fumant cigarette sur cigarette. Nous sommes à Istanbul, en 1931, dans l'appartement de son beau-père et oncle Kemal Dekalo, riche commerçant respecté dans la ville. De la grande chambre de Kemal et Zimbul son épouse, donnant sur la sortie de Tünel, et attribuée pour la circonstance à leur fille Rebecca qui accouche, des cris parviennent à Salomon qui marche de long en large. Pour un troisième enfant, que c'est long !

Alors il songe. Il a le temps. Dans ce grand salon meublé à la manière bulgare, Salomon se souvient des accouchements, à Burgaz, de sa propre mère Mazal Eskenazi, sœur de Kemal : douze enfants successifs tous les onze mois dont lui, Salomon, né en 1897 dans cette Bulgarie encore paisible. Il revoit son enfance bulgare, « ce nid d'amour trop peuplé et trop bruyant à son goût » et la misère familiale qu'il fuit à 16 ans, en 1920, pour Paris.

Pendant son absence, les frères Dekalo ont quitté Burgaz pour Constantinople, et ayant réussi en affaires, ont fait venir près d'eux toute la famille Eskenazi. Il se souvient de sa jeune cousine Rebecca, fille aînée de l'oncle Kemal. Qui tombe amoureuse de Salomon dès le retour de celui-ci de France ! Malgré l'opposition de Kemal, qui voit d'un mauvais œil ce mariage consanguin, les noces sont célébrées, les 17 ans de Rebecca à peine révolus.

Un cri plus strident le fait se rapprocher de la chambre. C'est enfin fini et il s'enquiert des nouvelles de son troisième fils : « ouaille de mi », s'écrit-il en judéo-espagnol lorsqu'on lui annonce la naissance de sa première fille. Et de s'inquiéter déjà de la constitution de la dot !

C'est ainsi que Lidya vint au monde en ce 9 juin 1931 au sein d'une famille juive d'Istanbul.

Il s'agit ici d'une chronique au plus près de ce que pouvait être la vie quotidienne d'une famille juive de Galata, à Istanbul, au début du XX^e siècle. À l'origine, deux familles bulgares de Burgaz dont les Dekalo déjà prospères qui s'allieront aux Eskenazi plus modestes par mariages successifs. Alliances qui se perpétuent pour la deuxième génération, mariages d'amour mais... encore consanguins. À la tête de cette «dynastie» commerçante, Kemal, qui préfère son prénom turc à celui de sa naissance, Samuel. Homme pieux, passeur intraitable de traditions, craint et respecté de tous. Personnage central sur lequel repose affectueusement l'avenir des Dekalo, frères, enfants, et de ses neveux Eskenazi.

Les premiers chapitres sont autant de premiers jalons : les songes de Salamon sur son passé bulgare, puis ceux de Kemal sur l'avenir des siens, et enfin ceux de Rebecca, la mère de Lidya, personnage féminin représentatif des femmes européennes de cette société aisée de Galata. C'est elle qui obtiendra de Salamon de quitter le Passage Salti pour les hauts d'Istanbul, quartier plus aéré d'Osmanbey, où elle retrouve ses amis, locataires comme eux d'un immeuble neuf, le «Sükraniye» du nom de sa propriétaire. Ce lieu bruyant de vie, joyeux, solidaire dans la joie comme dans le malheur des uns et des autres, sera le cadre de la vie heureuse de la jeune Lidya jusqu'à son mariage en 1947, à 16 ans.

L'émotion nous gagne à la relation de cette jeune vie qui n'échappera pas au grand malheur de perdre un fils. Cela rend d'autant plus attachant ce récit qui constitue aussi, et surtout aujourd'hui, une précieuse documentation sur les quartiers, les commerces, les mœurs, les relations avec le pouvoir turc, de la société juive de l'entre-deux-guerres à Istanbul. Ainsi, il nous est donné depuis les fenêtres des Dekalo d'apercevoir la tour de Galata ; de faire nos courses dans la grande rue de Péra à la maison de lingerie Eskenazi, célèbre pour les trousseaux des mariées et fréquentée par les clientes juives, musulmanes, grecques ; de passer commande à la pâtisserie Lebon (et non pas la pâtisserie Marquise, en face, soupçonnée d'antisé-

mitisme !) ; de commander des meubles chez Psalty à Beyoğlu ; de prendre café et gâteaux à Ayazpaşa, au Park Otel et sa belle pergola, lieu des rencontres amoureuses et des promesses de fiançailles...

Il nous est permis aussi de pénétrer dans la prestigieuse école Notre-Dame-de-Sion où Lidya fera de bonnes études sous la houlette sévère des Mères chargées des jeunes filles de la bonne société, d'assister aux magnifiques mariages célébrés à la synagogue Zulfaris (aujourd'hui musée des Juifs turcs), de sourire à la joie des mois d'été, à Buyukada, en présence des nombreux cousins, oncles et tantes, parents et grands-parents réunis...

Mais les années 1939 mettent fin à «l'innocence». Déjà, l'année précédente, la mort d'Atatürk a rendu la «nation malheureuse». La montée de l'antisémitisme en Europe n'épargne pas la Turquie. Les Juifs bulgares sont aussi chassés de leur cher pays. Et enfin, l'appel par le président de la République «germanophile» des sujets turcs «minoritaires» de 25 à 45 ans, suivi en 1942 du «fameux» *varlık vergisi*, impôt exorbitant sur la fortune qui, faute de pouvoir être payé, envoyait les minoritaires, surtout les Juifs, à Aşkale au fin fond de l'Anatolie, détruisent l'économie et le moral des familles. On assiste aux pires moments de la vie juive à Istanbul dans ces années-là. De nombreuses familles de notables furent définitivement spoliées, ruinées, des hommes moururent le cœur brisé, des fratries se déchirèrent, certains afin de se protéger étant devenus des «mouchards» auprès des autorités. En vain pour eux d'ailleurs.

À l'évocation de ces souvenirs foisonnants, on éprouve une sorte de nostalgie qui peut prendre différentes formes selon nos propres histoires générationnelles. Certains d'entre nous y retrouveront des patronymes et des lieux qui leur sont connus et familiers. D'autres se souviendront seulement des bribes de ce que leurs aînés, venus définitivement vivre en France, leur ont parcimonieusement légué. Et dont leurs descendants, nés ici, ne sauront jamais assez.

Ariane Ego-Chevassu



**Tout Passe, Tout Casse,
Tout Lasse,
Mais Les Souvenirs
Restent**

Suzan Gönül

Éditions Gözlem Gazetecilik Basın
ve Yayın A.Ş., İstanbul
Novembre 2010
ISBN : 978 9944 994 43 9

Ici aussi, le récit d'une jeunesse stambouliote s'écrit en 2010 sous la plume d'une grand-mère de 85 ans. Mélancolique devant le temps qui passe, souffrante, elle y est encouragée par sa fille et son petit-fils Izel. Cette entreprise la reconforte et lui permet de remercier les siens qui l'accueillent dans leur foyer depuis de longues années.

Née en 1921 dans une famille juive, avant-dernière enfant d'une fratrie de quatre, Suzan est comblée par Rebecca Baruh (ou Rivka), sa mère, dont elle admire la personnalité (tout le monde l'appelait «Princesse») et son père David Savaryego, avocat, qui sait la gâter et qu'elle adore en retour. La famille va habiter différents quartiers au fil de nombreux déménagements : Balat sur la Corne d'Or, Asmalimescit en face de l'hôtel Pera Palas, Cihangir, Ayazpasa, Kurtulus, Galatasaray, ou Pera, quartier chic qui allait de Tünel à Taksim : «la rue était bien large, bien pavée et très propre. Il y avait de très belles constructions très anciennes. C'était aussi le quartier des meilleurs cinémas... des magasins très chics et une des meilleures écoles pour garçons qui se nommaient "Galatasaray Lisesi"... fréquentée par les fils des ministres. Ils y apprenaient un très bon français», écrit-elle.

Suzan (ou Suzanne pour les siens) épouse en 1948 Jacques Eskenazi, fils de Hayim Eskenazi et de Sultana Basan, de «bonne» famille, comme on les trouvait en ce temps là à Hasköy d'où sont issus également les grands-parents maternels et paternels de Suzanne. Hasköy, quartier juif alors, et ses jolies maisons avec de très beaux jardins où la grand-mère de Suzanne aimait à «envelopper les grappes de raisins dans des pochettes qu'elle cousait elle-même». Le feu ravagea les lieux des ancêtres

(aujourd'hui, le délabrement de ce quartier pauvre serre le cœur).

Auparavant, l'enfance de Suzanne fut heureuse : fêtes familiales où abondaient les *boréquitas* d'aubergine et de fromage, les *boicos de pimienta*, les *biscotchos* au raki, les gâteaux, les sirops, confectionnés à la maison. Après la naissance de sa petite sœur Corinne, la famille prend l'habitude d'aller l'été à Halki, aujourd'hui Heybeli Ada, une des plus belles îles, surtout fréquentée par les Grecs. Plus tard, devenue grand-mère, ce fut l'île de Burgaz où chez sa fille, Suzanne profite d'une vue féérique, du repos et du calme. Avec la joie de partager ce bonheur avec tous : «À Burgaz, écrit-elle, tout le monde se connaît, nous nous sentons très proches les uns des autres. Nous avons l'église, la mosquée et la synagogue, ce qui est très beau et permet le rapprochement des êtres et les rend meilleurs. Car nous avons du respect pour ces trois lieux saints où se trouve notre seul et unique Dieu».

Le choix de l'école pour la jeune Suzanne – puisque à cette époque ce choix se faisait librement avant l'obligation faite à tous de fréquenter l'école primaire turque – se porta sur l'école italienne d'excellente renommée, l'école pour filles des Sœurs d'Ivrea à Galatasaray. Suzanne y apprit l'italien, le turc et le français. Elle y fut très heureuse et s'y fit de nombreuses amies de toutes origines.

On ne peut relater en quelques lignes tous les jalons de cette existence, illustrés dans ce livre par de charmantes photos. Mais certains faits sont définitivement marquants – comme dans le livre de Lidya Kastoryano – à savoir l'approche de la guerre, la montée de l'antisémitisme en Turquie ressentie en particulier à l'école par les enfants juifs, l'entrée des Allemands en Grèce et ses conséquences, «l'appel des vingt classes» ou quatre ans de service militaire dans des conditions extrêmes des frères et du fiancé. Sans omettre l'infâme *varlık vergisi* qui ruina de nombreuses familles.

Il émane de ces deux récits une sorte d'identité féminine commune à ces petites filles bien éduquées, dociles parce qu'elles sont heureuses et confiantes, puis confrontées très jeunes à de lourdes responsabi-

lités d'adultes où leurs proches occupent une place centrale faite d'amour filial, conjugal et maternel. Un amour construit des valeurs de la tradition et de courage – ou les regrets personnels sont élégamment mis de côté – au bénéfice des générations suivantes.

Dans ce français d'Orient si particulier et aujourd'hui plein de charme, enseigné autrefois par les Sœurs à Istanbul, deux femmes âgées à la mémoire intacte nous disent simplement leur longue vie de toujours en Turquie. Pour Lidya Kastoryano, cette entreprise est « un baume au cœur... quand l'innocence avait un sens ». Pour Suzanne Gönlü, c'est « l'espoir de ne pas sombrer dans l'oubli car l'oubli est la vraie mort ». Pour nous, ce peut être aussi quelques réponses à ce « Raconte » impatient que nous portons en nous...

Ariane Ego-Chevassu



**La presse judéo-espagnole,
support et vecteur
de la modernité.**

*Rosa Sanchez & Marie-
Christine Bornes Varol*

Libra Kitapçılık ve Yayıncılık
Istanbul, 2013
Introduction de Rosa Sanchez
& Marie-Christine Bornes Varol
ISBN : 978-6054326785

Le rôle joué par la presse judéo-espagnole dans l'évolution des communautés sépharades est attesté par le nombre imposant de titres (400) publiés entre 1848 et les années 1950. C'est en se basant sur l'étude de certaines de ces publications parues en Europe, aux États-Unis et en Israël, que les contributeurs de l'ouvrage dirigé par Rosa Sanchez et Marie-Christine Bornes Varol, ont analysé les trois volets suivants du journalisme judéo-espagnol : ses supports, son rôle de vecteur de la modernisation et la biographie de quelques-uns de ses journalistes.

Sont ainsi plus particulièrement étudiés quelques organes de presse aux durées de vie diverses : *El Verdadero Progreso Israelita* (juillet-décembre 1864, Paris, Ezra Benveniste), *El luzero de la Pasiensia* (1885-1888, Turnu Severin – Roumanie, Eliyahu Mordejay

Crispin), *La America* (1910-1925, New York, Moïse Gadol), *El Tiempo* (1950-1967, Tel-Aviv, Itzhak Ben Rubi). Certains utilisent les caractères carrés d'autres les caractères latins afin d'atteindre un lectorat plus large, le but de toutes ces publications étant d'amener la communauté sépharade vers la modernité, la perspective dite progressiste étant fondamentale. Ce progrès souvent associé à l'idéologie alianciste est concrétisé par l'assimilation, l'intégration dans la société ambiante – en opposition à la position religieuse traditionnelle – (*La America* fournit aux nouveaux immigrants américains des informations sur la société moderne dont ils vont faire partie), mais également l'élévation du niveau culturel des masses sépharades (en apprenant le français dans les écoles de l'Alliance, entre autres). L'objectif, tel qu'il est défendu par *Le Journal de Salonique*, se résume dans l'occidentalisation et le développement économique de la communauté. Cette conception implique forcément une dépréciation des cultures juives traditionnelles. Il faut aussi se rappeler que le XIX^e siècle est le siècle des nationalismes, essentiellement dans les Balkans où au terme de 400 ans d'occupation ottomane, le sentiment d'unicité culturelle se réveille au sein de chacun des peuples jusqu'alors réunis sous une même administration. Corollaire de ce réveil, la notion de « pureté » de la culture, donc de la langue, se fait jour – aussi bien chez les peuples occupés que chez l'occupant – avec toutes les aberrations qu'un tel concept peut impliquer. Au niveau de la langue, les élites juives sont elles aussi influencées par ce mouvement. À l'instar des intellectuels turcs qui cherchent à « débarrasser » le turc ottoman des scories étrangères ou des intellectuels grecs obnubilés par la prétendue pureté du grec classique qui créent la *katharevoussa* par opposition à l'idiome populaire, elles posent sur le djudezmo un regard critique. Elena Romero et Aitor Garcia, dans un espagnol imagé et spirituel, parlent de *la nariz respingada y culta de los sefardies vieneses* auxquels les mœurs « levantines » paraissent bien grossières. Rafael Uziel, intellectuel sépharade par excellence, souligne, dans une description dépréciative, la nature composite du judéo-espagnol, « la langue espagnole pratiquée par les Levantins de

Turquie», par opposition au «vrai espagnol». Pour ce Juif «éclairé» «La plaie du mélange» (*La erida de la mestura*) est le signe de la dégénérescence du djudezmo (*lingwaže abastadreado*) depuis l'exil espagnol. La rédaction de *El Nasyonal* (Vienne, 1866, Josef Jacob Kalwo), en vient même à demander dans un article intitulé *A los djidyos espanyoles ke en todo el mundo* de remplacer le judéo-espagnol par l'espagnol parlé en Espagne ou «puro espanyol» sans comprendre que la richesse de leur langue naît justement de la diversité d'origine des locuteurs et de son caractère composite.

À partir du journal judéo-espagnol de Turnu Severin, *El Luzero de la Pasiensia*, Paloma Diaz-Mas, analyse les sources d'information des rédacteurs qui, bien souvent seuls, réussissaient le tour de force d'écrire, publier et diffuser leur journal sur une plus ou moins grande échelle. En l'espèce, il s'agit du rabbin Eliyahu Mordejay Crispin, qui nourrit les feuilles de sa publication des informations qu'il collecte selon diverses méthodes. Paloma Diaz-Mas nous apprend à l'occasion que ces sources pouvaient être le travail sur le terrain, les agences de presse (trop coûteuses pour l'organe d'une communauté de province à faible effectif), des correspondants, au sens premier, des Balkans ou de Vienne, collaborant amicalement, d'autres journaux locaux ou de l'Europe de l'Ouest auxquels le polyglottisme des rédacteurs sépharades donnait accès. Il faut noter que nombre de ces publications étaient le fruit du travail d'hommes isolés dont la vie nous est malheureusement mal connue. C'est à cette fin que les chercheurs, dans la partie de cet ouvrage collectif intitulée «Biographies et Portraits», s'attachent à exploiter des sources permettant de rendre vie à des hommes opiniâtres et souvent fort savants tels que Rafael Uziel, Baruh Mitrani et Hayim ben Moshe Bejarano.

La presse judéo-espagnole telle qu'elle nous est présentée dans ce travail collectif visait certes des objectifs qui peuvent nous paraître discutables en raison de valeurs culturelles répondant à un vaste mouvement puriste lié au réveil nationaliste initié au début du XIX^e siècle dans les Balkans, mais elle a le mérite, en dépit de cet intellectualisme élitiste,

d'être le témoin de la vie de communautés judéo-espagnoles disparues depuis. Contradictoirement, elle est aussi le vecteur de cette langue à part entière qu'est le djudezmo et l'illustration de sa diversité.

Bernard Pierron



Un marrane d'aujourd'hui, juif, mais pas simplement

Louis-Albert Revah

Éditions L'Harmattan
Graveurs de mémoire, 2007, Paris
ISBN : 978-2296038325

Fils de l'historien Israël Salvator Revah (1917-1973) spécialiste du marranisme, professeur d'études hispaniques au Collège de France, Louis-Albert Revah se présente dès sa naissance comme subissant sa condition juive entre un père d'origine salonicienne et une mère française : «En ma toute petite personne, se rejoignaient l'Orient et l'Occident, les profondeurs patriarcales et la brillance parisienne.» Outre cette situation particulière mais non exceptionnelle, l'enfant puis l'adolescent et l'adulte sont confrontés à la personnalité du père, intellectuel d'exception, ce qui explique pour lui un refoulement sexuel et affectif qu'il analyse tout au long de ce récit autobiographique dans un style brillant, dense et abondamment nourri de réminiscences culturelles : lectures, films et musique dans laquelle, après des études quelque peu chaotiques à l'École normale supérieure et l'entrée dans l'administration comme secrétaire des débats à l'Assemblée, il finit par trouver un exutoire. Mais, partisan enthousiaste de Freud à contrecourant de certaines tendances contemporaines, c'est surtout au terme de trois longues tranches de thérapie psychanalytique auprès de différents praticiens qu'il réussit à se réconcilier avec lui-même et peut-être à maîtriser une capacité introspective quelque peu autodes-structrice opposant continuellement sa judéité à son homosexualité. Et c'est sans doute ce que résume le titre de l'ouvrage.

Bernard Pierron



L'Affaire de l'Impôt sur la Fortune (*varlık vergisi*)

Rifat N. Bali

11 novembre 1942 – 15 mars 1944
Istanbul, édit. Isabelle Verdier, 2010
ISBN : 978-6054326310

Auteur de nombreux livres et articles sur la Turquie contemporaine et, plus particulièrement, sur la communauté juive turque, Rifat Bali nous offre, avec cet ouvrage, un dossier complet sur le *varlık vergisi*, ce fameux impôt sur la fortune qui a gravement affecté les Juifs de Turquie pendant la Seconde Guerre mondiale. Il analyse les archives françaises, suisses, italiennes, allemandes ainsi que les mémoires d'un haut fonctionnaire turc et un document adressé au Congrès juif mondial réuni à Genève en mars 1943, document qui intéressera particulièrement les lecteurs de *Kaminando i Avlando*.

À ne s'en tenir qu'au texte voté le 11 novembre 1942 par la Grande Assemblée Nationale turque, la légitimité de l'impôt sur la fortune ne saurait être mise en doute. Une part importante du budget national est consacrée à l'entretien d'une armée sur pied de guerre, garante de la neutralité turque. Les conséquences économiques de cette situation et du conflit entre puissances occidentales, URSS et Allemagne, n'ont pas tardé à se faire sentir : insuffisance de la production et des importations, inflation démesurée, augmentation considérable de la circulation de monnaie, spéculation, constitution de fortunes importantes. C'est donc un souci de régulation économique et de justice sociale qu'invoque le législateur.

C'est dans l'application de la loi que tout est inhabituel. Elle est confiée à des commissions de cinq membres dont les noms ne sont pas publiés. La commission ne se réfère à aucune déclaration préalable du contribuable et apprécie elle-même le montant de sa fortune en fonction de son train de vie. Elle travaille à huis clos sans donner au contribuable la possibilité de se faire entendre ni de

produire ses propres documents. Elle n'est pas tenue par une échelle de taxation et n'a pas à justifier la taxation qu'elle aura imposée. Elle décide arbitrairement et souverainement de la somme à payer par chaque contribuable. Ses décisions sont définitives, sans aucun recours d'aucune sorte. L'impôt n'est pas signifié personnellement au contribuable ; celui-ci doit consulter des listes affichées au centre des impôts. Il doit s'acquitter de l'impôt en numéraire dans un délai de quinze jours après l'affichage ; un délai supplémentaire de quinze jours lui est accordé moyennant une taxe de 2 %. Au bout d'un mois, le contribuable en défaut voit tout son actif (avoirs, immeubles, marchandises, meubles) confisqué et vendu aux enchères publiques. Il est automatiquement condamné aux travaux forcés ; il y reçoit un salaire en grande partie confisqué pour amortir sa dette, salaire si dérisoire que le remboursement final de la dette est impossible. L'épouse, les ascendants, les descendants, les collatéraux du contribuable sont solidairement responsables de sa dette.

Il apparaît très vite qu'une discrimination existe entre les différentes catégories de contribuables. Ils sont classés en quatre groupes : M (musulmans), D (dönme), GM (non musulmans) et E (étrangers). Les musulmans sont « raisonnablement » taxés. La plupart d'entre eux s'acquittent de leur impôt. Les saisies sont exceptionnelles. Aucun musulman n'est astreint aux travaux forcés. Au contraire, les étrangers et les minoritaires (Grecs, Arméniens, Juifs, tous de nationalité turque) sont lourdement taxés, de même que les Dönme, descendants des partisans de Sabbetaï Sevi, convertis officiellement à l'Islam mais pratiquant un crypto judaïsme.

Les documents publiés par Rifat Bali montrent une disparité souvent grossière entre la taxation des musulmans et celle des étrangers et des minoritaires : à situation égale, certains contribuables étrangers ou minoritaires sont imposés à des taux plusieurs fois plus élevés – vingt ou trente fois dans certains cas – que les contribuables musulmans. Certains commerçants doivent verser une taxe dépassant de loin la totalité de leur avoir ; dans certains cas cette taxe est deux, trois ou quatre fois supérieure à la somme de

leurs biens. On a imposé des femmes de ménage, des vendeurs ambulants, des garçons d'ascenseur, des pensionnaires de maison de retraite qui effectuaient de menus travaux. Des employés doivent payer un impôt égal à huit ou dix fois leur salaire mensuel, alors qu'aucun employé musulman n'est taxé.

Les observateurs étrangers n'hésitent pas, dès lors, à affirmer que cet impôt est une mesure xénophobe et anti minoritaire, une spoliation délibérée destinée à ruiner les étrangers et les minoritaires.

Les ambassadeurs accrédités à Ankara s'émouvent et ne tardent pas à réagir. Ils se rendent à Istanbul et à Izmir, adressent des rapports détaillés à leurs ministres. Arguant de conventions entre leur pays et la Turquie, ils protestent auprès du gouvernement turc, ont plusieurs entrevues avec le ministre des Affaires étrangères et avec le président du Conseil turcs. Ces documents, publiés pour la première fois par Rifat Bali, constituent la partie la plus importante du corpus de son ouvrage.

L'action de la diplomatie étrangère a une efficacité réelle. Les sommes exigées sont minorées, souvent de manière importante. Certains étrangers, les Américains et les Soviétiques en particulier, échappent à toute taxation. Les gouvernements étrangers débloquent des sommes importantes mises à la disposition de leurs ressortissants sous forme de prêts à des taux avantageux remboursables en plusieurs années. Ces prêts leur permettront éventuellement d'échapper à la nasse turque et de regagner leur pays s'ils le souhaitent car, préalablement, le visa de sortie du territoire turc leur était refusé tant qu'ils ne s'étaient pas acquittés de leur impôt. Les saisies des biens des ressortissants étrangers sont exceptionnelles. Aucun étranger n'est astreint aux travaux forcés.

Toute différente est la situation des minoritaires et en particulier celle des Juifs. Ils n'ont aucun recours. Le bruit a couru que certains d'entre eux ont demandé la protection de diplomates étrangers ; la presse les blâme sévèrement. Les saisies sont nombreuses. Des commerçants aisés, des membres de professions libérales se retrouvent dépouillés de tous leurs biens, de leur maison, de leurs meubles.

De nombreux Juifs sont astreints aux travaux forcés. L'âge limite de cette déportation est en principe fixé à 55 ans mais, en pratique, elle concerne parfois des hommes beaucoup plus âgés. Les condamnés d'office sont emmenés dans un village proche de la frontière de l'URSS, Aşkale, à 2 000 mètres d'altitude. Ils sont employés à des travaux de déblaiement de routes, dans la neige jusqu'à mi-corps, sous la garde de soldats armés qui les harcèlent pour les inciter au travail. Dans les baraquements, les conditions d'hygiène sont déplorables.

La discrimination des minoritaires va à l'encontre de la Charte constitutionnelle et des grands principes de la République turque. Le Traité de Lausanne, en 1923, avait prévu des dispositions spéciales en faveur des minorités : respect de leur religion, de leur langue, de leur statut propre. Dans les années suivantes, les représentants officiels des minorités grecque, arménienne et juive, sous la pression gouvernementale, avaient renoncé à ces dispositions particulières : « Nous sommes des citoyens turcs comme les autres, nous ne souhaitons pas bénéficier de quelque privilège que ce soit. » La République turque était, dès lors, un État nation peuplé de citoyens tous égaux. Certes, en pratique, existaient certaines discriminations : difficulté d'accès à certains emplois, à certaines fonctions



Caricature antisémite publiée dans la presse turque en janvier 1943.

La scène se déroule à Aşkale où sont déportés ceux qui ne peuvent acquitter le varlık vergisi.
Ingénieur : « Dieu te bénisse Bohoraçi, tu as vraiment empilé ces pierres très proprement. »
Bohor : « C'est tout naturel monsieur, je faisais des stocks à Istanbul ! »

Caricature antisémite publiée dans la presse turque en janvier 1943.

La scène se déroule au camp de travaux forcés d'Aşkale où sont déportés ceux qui ne peuvent acquitter le *varlık vergisi*. Homme assis (arménien) : « Salamon, j'ai si froid ! Et toi, pas du tout ! » Homme debout (juif) : « Évidemment *ahbar* (amis en arménien). Tous mes immeubles avaient le chauffage central. »



publiques, à des carrières politiques. Mais, officiellement, légalement, Grecs, Arméniens, Juifs étaient des citoyens à part entière. L'application de l'impôt sur la fortune déchire cette fiction. Les Juifs prennent pleinement conscience que, contrairement à la doctrine officielle kémaliste, ils sont devenus des Turcs de second rang. La presse ne fait rien pour contredire cette constatation. Non seulement elle approuve le principe de l'impôt sur la fortune, mais elle ne désavoue pas les discriminations dans son application ; certains articles vont même jusqu'à souhaiter la disparition des minorités.

Quoi qu'il en soit, les résultats de l'impôt sur la fortune ne correspondent pas aux souhaits de ses concepteurs. Certains rapports parlent même de fiasco, en particulier celui qu'adresse l'ambassadeur de la France de Vichy, Gaston Bergery, à son ministre des Affaires étrangères, Pierre Laval. La circulation fiduciaire a très peu diminué ; les prix n'ont guère baissé ; l'activité économique a considérablement ralenti ; du fait de la faillite de beaucoup de commerçants minoritaires, un grand nombre de boutiques

sont fermées.

Finalement, peut-être en raison d'une série d'articles dans le New York Times, peut-être aussi en raison de l'évolution du conflit, le gouvernement turc se résout à faire marche arrière. Les internés d'Aşkale sont libérés en décembre 1943 et, le 15 mars 1944, est décrété l'abandon du recouvrement des taxes non payées.

Le *varlık vergisi* a porté à la communauté juive turque un coup dont elle ne se relèvera pas. Beaucoup de ses membres avaient accueilli avec faveur les réformes kémalistes, s'étaient réjoui d'être des citoyens turcs à part entière et avaient joué loyalement le jeu de la turquisation linguistique et sociale. Ils ne peuvent que se rendre compte que l'égalité proclamée était un leurre. Lorsque, peu d'années plus tard, va se constituer l'Etat d'Israël, ils quitteront leur pays natal en un véritable exode.

Henri Nahum

Las komidas de las nonas

ALBÓNDIGAS DI KARNE KON TOMAT DE RHODES

RECETTE
DE JACQUELINE
BENATAR

Ingredientes

- 500 gramos de karne molida
- 1 sevoya pikada
- 1 masiko de prishil pikado
- 1 guevo
- 1 revanada de pan mojada i esprimida
- 2-3 kucharas de tomatada

Salsa de tomat

- 100 gramos de tomatada de kutí
- 1 diente de ajo
- agua, azeyte, sal (a gusto)

Se aze buyir todo endjuntos.

Preparamiyento

Se amasa todo endjuntos.

Se azen la albóndigas.

Se pasan en l'arina.

Se kozen adientro de la salsa buyendo a lumbre basha, por kaje 30 minutos.



Ingredients

- 500 gr. de viande hachée (bœuf ou veau)
- un oignon haché
- une poignée de persil haché
- un œuf
- une tranche de pain mouillé et exprimée
- deux à trois cuillères de purée de tomates

Sauce tomate

- 100 gr. de purée de tomates en boîte
- une pincée d'ail
- de l'eau, de l'huile, du sel (ajuster suivant le goût)

Faire bouillir le tout ensemble.

Préparation

On incorpore bien tous les ingrédients.

On forme les *albóndigas* en boulettes (2-3 cm de diamètre).

Rouler les *albóndigas* dans la farine.

Faire cuire dans la sauce tomate bouillante à feu doux environ 30 minutes.

À accompagner avec du riz pilaf (arroz kon fideyos).

Cette recette est connue au Maroc espagnol sous le nom d'al bundo (rond).

On peut également ajouter du cumin à la farce ou du poivre rouge à la sauce tomate.

La recette est très proche des soudjoukakia grecs (ndlr).

Extrait de «Gizar kon gozo» de Matilda Koén-Sarano en collaboration avec Liora Kelman.

Editorial S. Zack, Jérusalem, Israël, 2010.



Aki Estamos

ה' L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan,
Line Amselem, François Azar,
Philippe et Lydia Béhar-Velay,
Jean Covo, Corinne Deunailles,
Ariane Ego-Chevassu, Matilda
Koen-Sarano, Jenny Laneurie-
Fresco, Gaëlle Mechaly, Henri
Nahum, Bernard Pierron, Zoé
Stibbé.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Gaëlle Méchaly

Impression
Caen Repro

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 06 98 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresepharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300030

Octobre 2014
Tirage: 900 exemplaires

Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade remercie La Lettre Sépharade
et les institutions suivantes de leur soutien

La Lettre
Sépharade

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

akadem
le campus numérique juif

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

Fondation Rothschild
Institut Alain de Rothschild



Fondation
du Judaïsme
Français



Fédération
des
associations
sépharades
de France

MEDIATRANSPORTS